

**VOYAGE
EN ITALIE
DE L'ABBÉ
BARTHÉLEMY.**

T. II.

*ON trouve à la même Adresse du
même Auteur.*

- Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, 7
vol. in 8°, atlas in-4°. 36 f.*
— *Le même, 7 vol. in-12, atlas in 4°. 25 f.*
— *Le même, 7 vol. in-18, édition stéréo-
type. 16 f.*

*Nota. Voyez, à la fin du volume, la No-
tice des Voyages qui se trouvent à la même
adresse.*

VOYAGE EN ITALIE

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY,

AUTEUR DU VOYAGE D'ANACHARSIS,

FAIT PAR ORDRE DU ROI, EN 1755 et 1756,

Imprimé, avec l'agrément de sa Famille, sur les
Lettres originales de cet Académicien, écrites au
Comte de CAYLUS;

DÉDIÉ A MADAME DE CHOISEUL;

PAR A. SÉRIEYS,

Censeur des Etudes au Lycée impérial de Douai.

TROISIÈME ÉDITION.

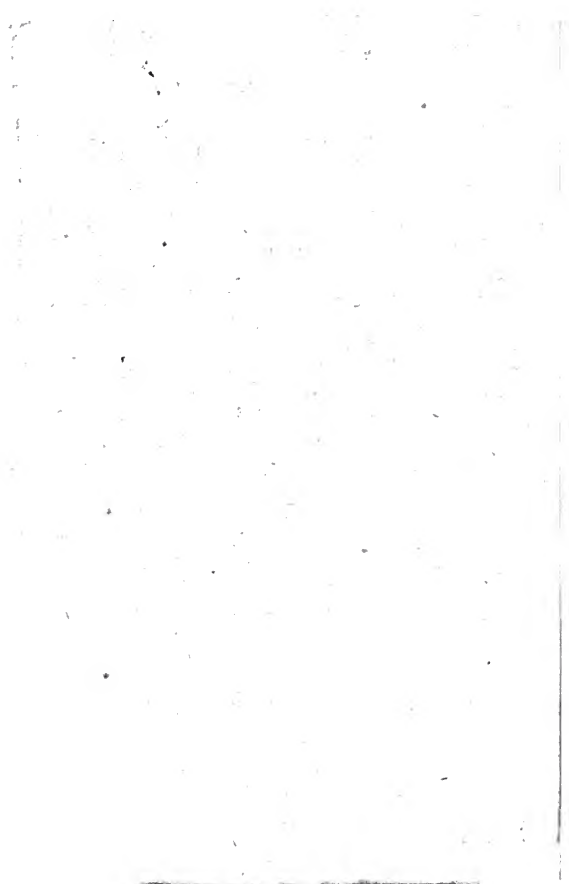
TOME II.

A PARIS,

CHEZ ARTHUS - BERTRAND, Libraire,

rue Hautefeuille, n° 23.

~~~~~  
1810.



VOYAGE  
EN ITALIE

DE M. L'ABBÉ  
BARTHÉLEMY.

---

LETTRE XVIII.

A Rome , ce 9 mars 1756.

**J**E vous fais mon compliment , mon cher comte , sur vos acquisitions et sur vos travaux , et je vois sans cesse , avec un nouveau plaisir , que la partie des antiquités vous occupe agréablement. Je jouis ici de ce plaisir , mais ce n'est pas sans amertume ; je m'aperçois tous les jours que , pour faire de nouvelles découvertes à Rome , il faudroit y passer bien du temps. Tous ces monumens ont été gravés , décrits , expliqués cent et

cent fois : il ne reste presque rien à faire pour quelqu'un qui est pressé ; mais je présume que , si je pouvois demeurer ici deux ou trois ans , je trouverois des choses bien singulières. Il y a bien des fautes dans la plupart des ouvrages des antiquaires ; vous m'en répondrez qu'il faut les corriger. Mais , 1<sup>o</sup> il faudroit connoître tous ceux qui ont écrit ; 2<sup>o</sup> il faudroit les avoir sans cesse sous les yeux pour les consulter ; 3<sup>o</sup> comme ce sont les endroits difficiles qui ont donné lieu à des erreurs , il faut bien du temps pour s'assurer de la vraie leçon d'une inscription à demi-effacée , ou de l'habillement d'une figure à demi-détruite. Je vais cependant en avant.

Je vous ai parlé dans ma dernière lettre de l'arc de Constantin , que je croyois avoir été fait par Trajan : les architectes de l'académie que j'y ai menés , m'ont répondu qu'en certains endroits le goût du travail s'opposoit à mon sentiment , et j'ai trouvé , depuis ,

que Blondel que je n'avois pas lu , avoit pensé la même chose que moi ; et ce qu'il y a de singulier , c'est qu'il se fonde sur le travail : ainsi , rien de décidé sur cet article.

J'en tiens un autre qui m'a fait plus de plaisir. L'arc de Sévère a une très-grande inscription ; on voit que la quatrième ligne a été raclée ou effacée , et qu'on y a mis ensuite ces mots : *Optimis fortissimisque principibus*. Les antiquaires de Rome s'en étoient aperçus ; ils avoient conjecturé avec raison , que l'arc étant érigé l'an 203 de Jésus-Christ, dans le temps que Géta étoit en vie , on avoit mis son nom conjointement avec celui de Sévère et de Caracalla ; mais qu'après la mort de Sévère , Caracalla avoit fait effacer le nom de Géta , pour y substituer ces trois mots : *Optimis*, etc. J'ai vérifié cette conjecture ; la chose étoit facile. Les lettres de cette inscription étoient de métal , attachées avec des clous ; en ôtant les anciennes let-

tres et raclant le marbre , on a laissé des traces des anciens trous qui quelquefois se confondent avec les trous des nouvelles lettres. J'ai étudié les anciens, et j'y ai trouvé effectivement le nom de Géta avec ses qualités ; je vais en faire prendre un dessin : c'est là une bagatelle , j'en conviens ; mais si sur chaque monument je pouvois en apporter une semblable , ne seriez-vous pas content ?

L'auteur de la *Via Appia* que vous lisez , est le chanoine Pratilli que je connois beaucoup, et qui a bien du mérite.

Vous avez regardé mon duel de Capoue comme une plaisanterie, en voici l'histoire :

Nous arrivâmes dans cette ville sur les cinq heures , vers le milieu de janvier ; c'étoit en venant de Naples. Il faisoit encore un peu de jour ; nous voulûmes en profiter pour aller à la cathédrale. En passant par une grande place traversée par le grand chemin de Na-

ples, j'aperçus, au coin d'une maison ; une inscription attachée au mur. Je m'amusai à la copier ; le président et nos deux jeunes artistes continuèrent leur route ; le peuple m'entoura. Quand j'eus fini, il me conduisit presque malgré moi dans une arcade vis-à-vis, placée auprès d'une église et nommée l'arcade des PP. Théatins. J'y vis effectivement quelques inscriptions, et entre autres celle qui concerne l'auteur de l'amphithéâtre de Capoue, avec un bas-relief où sont représentées les machines pour élever cet amphithéâtre. Je montai sur une banquette pour copier l'inscription ; on faisait du bruit derrière moi, mais les Napolitains sont grands parleurs, et je n'y faisais pas attention. Tout-à-coup le bruit augmente, j'entends une voix qui s'adresse à moi et qui m'ordonne de descendre, et aussitôt je vois venir à moi un grand diable d'officier en fureur, qui, sans me don-



ner le temps de lui obéir , me prend par le bras et me pousse avec violence et à plusieurs reprises au milieu de cette populace, en m'accablant d'injures et me menaçant de la prison. Il ne me donna pas le temps de parler et il disparut ; alors je crus rêver. Je demandai ce que tout cela signifioit ; on me dit qu'à un autre côté de la place assez éloigné, il y avoit un corps-de-garde , que cette arcade faisoit partie du corps-de-garde , et que je n'aurois pas dû y entrer sans la permission de cet officier. Vous croyez bien que je ne savois rien de tout cela ; je demandai le nom de ce capitain, on me le dit avec peine, et j'allai rejoindre le président.

A notre retour il fallut repasser par la place ; l'officier s'y promenoit. Il vint à moi, et prenant le ton du monde le plus extraordinaire , il me dit qu'il avoit appris que j'avois demandé son nom , qu'il s'appeloit Nicolo Ciampi-

nelli , que si je voulois me battre avec lui , je n'avois qu'à choisir le champ de bataille. Il faut remarquer qu'en me faisant ce défi , il m'appeloit *signor abbate*. Je voulois lui répondre ; il me coupoit la parole , entroit en fureur , et finit par me dire que je devois m'estimer heureux de ce qu'il en avoit agi avec tant de modération. En disant tout cela , il me tenoit par la main et me faisoit un mal affreux , comme un fou à qui la folie donne de nouvelles forces. Je retirai enfin ma main , et je m'en allai à l'auberge. Un instant après , je portai mes plaintes au commandant ; mais apparemment qu'il avoit été prévenu , je ne pus pas le voir. J'en écrivis le soir même à M. le marquis d'Ossun , qui ne reçut ma lettre que trois semaines après , et qui m'en écrivit une très-obligeante ; il m'assuroit que cet officier seroit puni , quoiqu'il se dît neveu de M. le marquis Tanucci , ministre et

( 8 )

secrétaire d'état. Depuis, je n'ai plus  
entendu parler de rien; mais je n'ou-  
blierai de ma vie *DON NICOLÒ CIAM-  
PINELLI*, lieutenant des grenadiers au  
régiment de Royal-Naples.

---



## L E T T R E X I X.

A Rome , ce 17 mars 1756.

( Par excès de précaution , je mets une double enveloppe pour vous , afin que , si par hasard vous ouvriez le paquet en présence de M. de Marigni , il ne vît pas de quoi il est question. )

J' A B U S E de votre complaisance , mon cher comte , je mets sous l'adresse de M. le marquis de Marigni , et ensuite sous la vôtre , un paquet pour Mondonville , qui demeure dans la rue des Vieux-Augustins. Je vous avouerai même que ce n'est qu'une ariette , mais qui peut lui être utile pour sa quinzaine ; elle est très-jolie , et plus dans le goût français que dans le goût italien : vous m'obligerez très-fort de la lui envoyer ; je n'ai pas trop le temps de répondre à votre dernière et charmante lettre. J'ai pris pour vous un autre exemplaire de la

carte du P. Boscovitz , celle de l'Italie ; marquez-moi s'il faut vous l'envoyer. Je ne verrois point d'inconvénient à lire ma lettre à l'académie , non comme mémoire ou dissertation , mais simplement comme nouvelle littéraire.

A mon retour à Paris , le catalogue des antiquités d'Herculanum aura paru , et m'aura enlevé tout ce que j'aurois à dire. Quand il n'auroit pas paru , je prévois que j'aurai bien des affaires , et que je n'ai pas assez de choses curieuses sur cette ville infortunée pour en faire un ouvrage à part ; néanmoins je sou-mets mon sentiment au vôtre : tout ce que vous faites sera toujours bien fait : mon attachement pour vous ne pouvoit augmenter ; mais je sens bien mieux aujourd'hui combien il est juste , et rien n'est plus touchant que les marques de bonté que vous ne cessez de me donner. Je vous prie de dire à M. de Sainte-Palaye que nous avons été hier , avec M. l'abbé Testand , à la bibliothèque

du Vatican , que nous avons vu les manuscrits d'Helgaud , que nous avons pris les meilleurs arrangemens pour réparer les omissions dont il se plaint ; je vous serai très-obligé de l'assurer de tous mes sentimens , ainsi que nos confrères ; je ne puis vous écrire plus au long , mais à huitaine.

Un mot , je vous prie , sur l'affaire de M. de Nicolai , et la pension.

Je comptois joindre cette lettre au paquet , et c'est ce qui avoit donné lieu à l'apostille du commencement ; mais j'ai pensé qu'il seroit mieux de vous envoyer la lettre par la poste.

## L E T T R E   X X .

A Rome , ce 7 avril 1756.

**J**e reviens à Herculanium , mon cher comte , mais ce sera pour la dernière fois. Il manque à mes lettres précédentes un article important , celui des moyens que l'on a pris à Naples pour satisfaire l'impatience du public ; je vous en parlerai avec liberté , parce que je suis assuré de votre discrétion ; vous pouvez néanmoins communiquer ma lettre à l'académie et à quelques amis , à condition qu'elle ne sortira pas de vos mains.

Sa majesté sicilienne avoit ordonné , depuis plusieurs années , de publier les monumens découverts dans la ville souterraine ; il falloit , à la tête de l'entreprise , un homme qui justifîât ce choix , non seulement par son savoir , mais en-

core par sa réputation , et tous les yeux se tournèrent à l'instant vers Mazzochi. Ce chanoine étoit vieux , infirme , occupé d'autres travaux , et , qui pis est , d'une modestie excessive. Ces raisons , et peut-être d'autres que j'ignore , firent préférer M. Baïardi , prélat romain , dont l'imagination pleine de salpêtre , ne s'annonce que par les éclairs , et dont la mémoire a englouti toutes les branches de l'érudition sacrée et profane. Vous savez que je l'ai beaucoup connu ; je le trouvai la première fois dictant une réponse sur une difficulté de la Bible , et ayant auprès de lui un Traité qu'il venoit d'achever sur la Philosophie de Newton.

Les Italiens sont encore persuadés qu'on peut partager ses forces sans les affoiblir ; et le hasard m'a si bien secondé que , dans une première visite , j'ai trouvé deux autres célèbres anti-  
quaires , dont l'un écrivoit sur les ma-  
tières du jansénisme , et l'autre tradui-

soit en vers italiens une tragédie de Marmontel , qu'il trouvoit sublime. Bianchini étoit antiquaire et astronome ; Apostolo-Zeno , antiquaire et poète ; le marquis de Maffei , poète , antiquaire , théologien , physicien , etc. Quoi qu'il en soit , le prélat Baïardi vint à Naples , et laissa concevoir de grandes espérances : il ne pouvoit les remplir tout seul. On n'avoit qu'un petit nombre de graveurs qui , à la manière italienne , procédoient lentement. Plusieurs quittèrent et furent remplacés par d'autres qui n'étoient ni plus habiles , ni plus intelligens. Le roi , qui vouloit répondre à l'empressement de l'Europe savante , ordonna au prélat d'écrire quelque chose sur Herculaneum , et d'entretenir la curiosité du public , s'il ne pouvoit la satisfaire pleinement. Baïardi secoua sa mémoire et ses portes-feuilles , et composa ses deux premiers volumes du Prodrome. Aussi preux que le chevalier Baïard , dont il prétend descendre , il

fit main-basse sur quantité d'opinions reynes ; parla des mesures persanes , babyloniennes , égyptiennes , et ne dit pas un mot d'Herculanum ; il en parlera sans doute dans les trois autres volumes qui sont actuellement imprimés , ainsi que dans les sixième et septième qu'il n'a pas encore achevés.

Cet Ouvrage qui , dans toute autre circonstance , auroit donné du moins une assez grande idée de son érudition , souleva les Napolitains. On avoit d'autres torts à lui reprocher ; il étoit étranger , et sa majesté l'avoit comblé de biens. On murmura en secret et tout haut ; le roi parut se refroidir à son égard , et le grand projet de la publication des monumens ne fut plus suivi avec le même zèle ; cependant Baïardi ne le perdoit pas de vue. Il avoit dressé l'inventaire général de toutes les antiquités d'Herculanum ; il s'étoit contenté d'en donner une notice , sans commentaire , sans Egyptiens , sans

Babyloniens , etc. Cet ouvrage , qui forme un très-gros *in-folio* , étoit imprimé depuis plusieurs mois ; mais il y avoit défense de le publier , et cette défense fut levée quelques jours après notre arrivée à Naples.

On apprit en même temps que M. le marquis Tanucci , ministre d'état , s'intéressoit particulièrement aux nouvelles découvertes , et venoit d'obtenir l'agrément de sa majesté , pour établir une académie destinée à expliquer ces monumens ; elle est composée de seize associés. Baïardi est à la tête ; viennent ensuite Mazzochi , Pratilli , autheur de la *Via Appia* , et plusieurs autres personnes de mérite , moins connues dans la république des lettres.

Les peintures sont le premier objet de travail proposé à cette société naissante : dans chaque séance , on distribue à trois académiciens autant de sujets à expliquer ; dans l'assemblée suivante , ils font leur rapport , et l'académie juge.

Ces séances ne se tiennent que de quinze en quinze jours. Au moyen de cet arrangement, il ne faudra qu'un an pour expliquer soixante-douze sujets, onze ans pour toutes les peintures, et environ soixante ans pour le cabinet en entier. Il faut supposer, à la vérité, que dans chaque séance on terminera trois articles, et qu'il n'y aura jamais de partage dans les opinions, et de longueur dans les disputes.

Il étoit difficile de prendre un plus mauvais parti. J'ai pris la liberté de m'en expliquer avec modération: je l'ai dit à la cour; je l'ai dit à plusieurs académiciens, et leur ai fait sentir le danger des délais, et le danger plus grand encore de rendre un corps entier responsable des sentimens de quelques particuliers. Je voulois qu'on publiât au plutôt les monumens gravés dans la plus grande exactitude, et qu'après cela chaque académie, selon son attrait et ses études particulières, se chargeât d'en

éclaircir un certain nombre, dans des dissertations qu'on réuniroit sous la même forme que le recueil de nos Mémoires. J'aurois voulu présenter ces observations au ministre même, mais je n'ai pu le voir qu'en passant ; je pense de plus qu'elles n'auroient rien produit. Il faut attendre qu'on soit un peu refroidi sur le nouveau projet, et que le mauvais succès des séances académiques oblige de prendre une autre route. On m'écrit de Naples que le travail va lentement ; voilà quel étoit l'état des choses quand j'en suis parti.

Il y avoit environ soixante tableaux gravés. On comptoit qu'à la fin de cette année, il paroîtroit un volume contenant soixante-douze tableaux avec les explications. Baïardi comptoit achever son Prodrôme ; Mazzochi étoit chargé de publier le manuscrit de Philodème sur la musique, avec des notes ; et cet ouvrage devoit être précédé d'un long Mémoire sur la ville d'Herculanum, et

sur la découverte et la forme des manuscrits. Il travaille en même temps à un long Commentaire sur deux inscriptions grecques trouvées il y a dix ou douze ans près de Tarente. Cet Ouvrage sera en 2 vol. *in-folio*; il en a présenté le premier volume au roi, le second paraîtra l'année suivante. Nul mortel ne peut dire quand le manuscrit verra le jour.

Je reçois à l'instant la lettre par laquelle vous m'annoncez l'arrivée des antiques de Cary ; je suis effrayé du prix que vous voulez y mettre, soyez persuadé qu'il sera très-content d'en avoir 300 liv. La lettre de M. de la Condamine ne doit point vous embarrasser : dites tout ce que vous voudrez de son tableau, les antiquaires de Rome ne vous en sauront aucun mauvais gré ; je me suis convaincu, depuis quelques jours seulement, que le plus grand nombre d'entr'eux n'avoit pas vu ces peintures. Je vous embrasse un million

de fois ; le président en fait autant. Vous voyez que cette lettre doit encore moins sortir de vos mains que l'autre.

J'ai encore beaucoup de choses à vous dire , mais ce sera pour le prochain courrier. Je vous prie de remercier pour moi M. le marquis d'Argenson de l'honneur de son souvenir , et de l'assurer de mon très-humble respect. Je compte avoir l'honneur de lui écrire , dès qu'il me tombera entre les mains quelque matière propre à l'amuser , et qui mérite d'être communiquée à l'académie.

---

Voici la notice qui m'a été donnée , au moment de la première édition de cet Ouvrage , par M. Torcia , célèbre antiquaire de Naples , sur les travaux littéraires de Mazzochi , dont il est parlé au commencement de cette lettre.

« Mazzochi peut être regardé comme un des principaux ornemens littéraires

du dix-huitième siècle. Il naquit, vers l'an 1690, de très-bonne famille, et il reçut une éducation proportionnée à son rang. Il profita de ces avantages dès son enfance, tant du côté des lumières de l'esprit que des qualités du cœur, et il en fit, pendant toute sa vie, un usage si utile pour la société, qu'il s'attira l'estime toujours croissante de ses parens, de ses compagnons d'études, et de toutes les classes. Ayant embrassé l'ordre ecclésiastique, il ne tarda pas longtemps à mériter d'être agrégé parmi les chanoines de la cathédrale de Capoue. Son mérite éminent le fit ensuite appeler parmi ceux de la capitale à l'archevêché ; son amour pour la tranquillité lui fit refuser des chaires épiscopales qu'on lui offroit.

» Lorsque le bienfaisant Charles III, le Trajan de Naples et de l'Espagne, voulut établir une académie des savans, pour expliquer les antiquités qu'on découvroit aux fouilles d'Herculanum, il

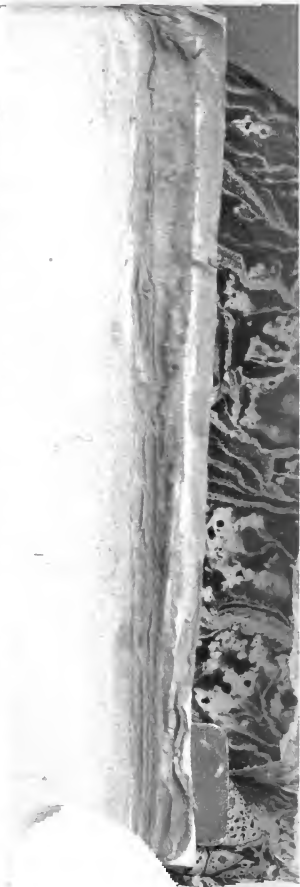
fut nommé le premier. Il fut en même temps élu professeur d'Hébreu et de toutes les langues anciennes orientales à la grande Université.

» Ses travaux littéraires se bornent, à la vérité, à la seule antiquité ; mais il l'a traitée avec tant de profondeur, de solidité et d'étendue, qu'on peut le regarder, sinon comme supérieur à tous ses devanciers dans cette partie, du moins comme l'égal de ceux qui ont le mieux écrit. Ses opinions, ses assertions, et on peut ajouter, ses découvertes, sont toujours appuyées par les autorités les plus incontestables du premier ordre.

» Parmi ses nombreux ouvrages, le plus classique est le Commentaire latin sur les grandes Tables législatives en grec dorique et en bronze, retrouvées par des agriculteurs dans l'enceinte d'Héraclée, patrie de Zeuxis, dans la grande Grèce. La première de ces tables passa par achat à Rome, de là en

Angleterre. Divers savans s'exercèrent à la commenter : la seconde ayant été découverte , les Anglais cédèrent la première au ministre du roi Charles à Londres , vers le milieu du siècle dernier , pour être jointe à sa compagne ; elles furent placées visibles et lisibles par tous les savans d'Europe, au Muséum d'Herculanum. C'est dans cet état que Mazzochi entreprit et acheva son Commentaire *in-folio*, dont il y a plusieurs exemplaires à Paris et dans toute l'Europe.

» Ce grand homme est mort , généralement regretté , à quatre-vingt-deux ans, en 1772 ; il avoit perdu l'usage de l'ouïe. Ses disciples les plus célèbres ont été Martorelli, très-ingénieux dans ses recherches, mort en 1777, et Ignarra, qui lui a succédé dans la chaire de l'Université. Le roi Charles l'eut toujours en vénération , de façon qu'après son passage en Espagne, ayant appris son décès , il fit donner par le roi actuel son fils , à Naples, une place de juge



et le titre de marquis à son neveu  
Mazzochi, mort il y a quelques années  
regretté aussi de tout le monde pour sa  
intégrité et son savoir. Le grand  
maître d'Amsterdam et tous les  
de l'Europe ont fait beaucoup pour  
grand Mazzochi. Le marquis de  
Toscan, ministre du premier  
Naples, lui accorda l'estime  
distinguée.

---

## L E T T R E   X X I.

A Rome, ce 5 mai 1756.

**J**E vous envoie , mon cher comte , un catalogue détaillé du *Musæum Capitolinum* , fait par M. le marquis Lucatelli , qui a la garde de ce dépôt. Si cet Ouvrage ne vous est pas connu , il pourra vous amuser un moment ; si vous le connoissiez déjà , je n'aurai que ma bonne volonté à vous offrir. Je reconnois cependant que c'est un mauvais échange contre les gravures de votre bouclier : elles m'ont paru très-jolies ; mais comme je n'ai pas présens tous les détails d'Hésiode , je différerai à vous en parler plus au long après que je vous aurai confronté avec votre auteur. J'entreprendrai cet examen pour m'instruire et rendre plus de justice à votre goût : vous êtes heureux d'avoir des sujets isolés et

piquans : je vous vois cueillir les plus belles fleurs du monde sur les bords d'un fleuve tranquille, tandis que j'erre à l'aventure sur les côtes de l'Océan pour chercher quelques mauvaises coquilles. Cependant je ne puis quitter Rome ; j'y resterai seul, et laisserai partir le président et l'abbé Gongenot.

Je n'ai pas eu le temps encore de voir tous les cabinets, et j'ai formé, depuis mon arrivée, un projet concernant quelques médailles, que je n'ai pu exécuter jusqu'ici. Je n'aurois plus d'espérance si je partoisi, et mon voyage sera justifié si je réussis. Cet article me tient au cœur ; d'ailleurs, c'est à présent que je dois retirer quelque fruit de mon séjour. Dans les commencemens, je ne voyois Rome qu'à travers un brouillard pétrifié ; aujourd'hui, c'est un nuage qui laisse échapper quelques traits de lumière. Que de recherches à faire si j'avois des connaissances et de la santé ! Le courage me reste encore, et je dois

l'employer. Je n'aurai pas de reproches à me faire sur le parti que j'é prends.

Daïgnez faire attention que le meilleur service à rendre au cabinet, c'est d'acquérir des lumières que je puisse transmettre à mes successeurs : j'espère aussi que mes foibles travaux ne seront pas indifférens à l'académie ; et s'ils l'étoient, mon zèle pourroit à son égard, me tenir lieu d'assiduité. Je pourrois ajouter d'autres motifs et des raisons personnelles ; mais ce détail n'est déjà que trop long : je m'y suis engagé pour me justifier auprès de vous et de ceux de nos amis qui pourroient me blâmer de rester si long-temps absent. Continuez donc , je vous prie , de m'écrire à Rome. J'aurai l'honneur de vous prévenir quelque temps avant mon départ, qui, après tout , ne peut pas être bien éloigné ; car mon dessein n'est pas d'épuiser Rome.

Je vous enverrai peut-être par le premier courrier quelques petites antiques

en or que j'ai achetées pour vous : j'espère en trouver d'autres en bronze ; je serois trop honteux de ne vous avoir rien procuré pour votre amusement.

Je vous prie de dire bien des choses pour moi à M. Pellerin ; je lui aurois écrit bien volontiers sur la perte qu'il a faite , si je n'avois craint de renouveler sa douleur.

— Vous serez peut-être curieux de savoir ce que je fais le matin à la bibliothèque du Vatican , où j'examine les médallons du cardinal Albano, expliqués par l'abbé Venuti , et ceux du cardinal Carpegna , expliqués par Buonarotti : je les compare avec les gravures et les commentaires , et j'ai souvent occasion de faire des notes. Quand ce travail sera fini , je passerai aux autres antiquités , et ensuite aux manuscrits d'antiquités du fameux Ligorio , dont on a ici une copie fort exacte , d'après l'original qui est en partie à Turin et en partie à Naples , où , par parenthèse , il ne m'a pas

été possible de les voir. L'après-dînée, j'accompagne M<sup>me</sup> l'ambassadrice qui fait son cours d'antiquités avec l'abbé Venuti.

Quand j'aurai fini le Vatican, je passerai peut-être au Collège romain pour prendre une notice du cabinet d'antiquités qu'on y conserve, et que le P. Contucci a formé en grande partie. Je l'ai parcouru ces jours passés, et je vous avoue que j'en ai été surpris par la quantité, la conservation et la singularité des morceaux qu'il renferme.

Dans certains momens libres, je me glisse au Capitole, dont le palais de M. l'ambassadeur est assez voisin ; et avec le livre que je vous envoie, je fais des notes sur chaque morceau en particulier. J'apporterai sur cela des choses assez curieuses ; je les crois du moins ainsi, car je n'ose plus rien affirmer. Vous ne sauriez croire combien mon voyage m'a humilié ; j'ai vu tant de choses que j'ignorois, et que j'ignore

encore, qu'il m'a paru fou de se savoir gré de quelques connoissances superficielles. Voilà donc ma vie ! j'y joins des agrémens en me rappelant les marques de votre bonté, et en vous écrivant le plus souvent que je puis.

Adieu, mon cher comte, donnez-moi je vous prie de vos nouvelles ; je suis très-aise que mon aventure avec don Nicolo Ciampinelli vous ait amusé, et j'imagine bien qu'en la racontant, vous aurez un peu chargé le portrait : au fond je n'étois pas anssi effaré que vous le pensez, et je souhaitois qu'il me fît mettre aux arrêts ; la chose seroit venue aux oreilles du roi, et du moins auroit été assez plaisante. Mes complimens, je vous prie, à *tutti quanti*. Le président me charge de vous faire les siens : j'entends les coups de marteau pour la caisse de ses livres ; ils me font frémir. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

---

LETTRE XXII.

A Rome , ce 12 mai 1756.

JE vous envoie, mon cher comte, quelques petits morceaux antiques en or ; ce sont des anneaux et des pendants d'oreilles. Giraldi me les a cédés pour vous, et me les a donnés en conscience pour 23 francs.

Je vous envoie une réponse qu'on a fait tenir à M. Natoire au sujet du portrait d'Urbain IV; vous aurez la bonté de la lire et de me donner vos ordres.

Je vous envoie un projet d'ouvrage du sieur Piranèse ; vous le connoissez peut-être déjà , mais vous ignorez que ce projet est rempli. Ces quatre grands volumes *in-folio* viennent de paroître, il y a trois jours : je les ai parcourus avec trop de rapidité pour vous en dire mon avis ; je vous en parlerai dans la

suite. J'aurai du plaisir à comparer les gravures avec les monumens , et de mesurer l'exactitude de l'auteur , qui est homme de mérite et fort instruit : vous connoissez sa touche et sa pointe ; vous jugerez bientôt de son ouvrage. M. l'abbé Gougenot et M. de Cotte l'emportent avec eux , et M. de la Condamine le recevra à son retour dans une caisse qu'on vient de faire partir.

Je pars après demain pour Civita-Vecchia avec M. l'ambassadeur et M<sup>me</sup> l'ambassadrice ; ce sera un voyage de deux ou trois jours. M. de Cotte et l'abbé Gougenot partiront dans cet intervalle , et je m'épargnerai le spectacle de leur départ. Je ne vous dis plus rien du parti que j'ai pris ; l'événement seul prouvera si j'ai bien ou mal fait. Un séjour de quelques mois de plus me devenoit nécessaire ; mais j'avoue que le retour sera fort désagréable pour moi. Greuze reste à Rome ; l'abbé Gougenot vouloit le ramener. Il a répondu que ,

l'académie lui ayant fait l'honneur de l'agréer, il devoit reconnoître ses bontés par de nouveaux efforts ; qu'en se renfermant dans son genre , il trouveroit , dans lessites et dans les ruines de Rome , des richesses piquantes pour ses compositions : et qui sait si la vue et l'étendue des tableaux de Raphaël ne l'élèveront pas au-dessus de lui-même ? Auroit-il pu , en accompagnant M. l'abbé Gougenot à Venise, se contenter d'entrevoir les maîtres du coloris ?

Il est donc décidé qu'il reste à Rome pour briller davantage à Paris ; et qu'après un séjour de plusieurs mois , il ira s'établir à Venise pour plusieurs mois encore. J'aime cette résolution ; il me semble qu'elle annonce du courage , de l'ardeur et une émulation peu commune. Si vous l'approuvez , vous êtes prié de la justifier aux yeux de M. le marquis de Marigni et de tous ceux qui peuvent s'intéresser aux progrès de ce jeune homme qui paroît avoir un grand talent.

Il a fait les portraits de M<sup>me</sup> l'ambas-  
sadrice et de M. l'ambassadeur ; ils sont  
très-ressemblans et très-bien peints. Il  
a fait un autre tableau que vous verrez  
bientôt à Paris , et qui nous a paru  
charmant. Une jeune fille avoit un pa-  
nier d'œufs ; un jeune homme a joué  
avec elle ; le panier est tombé et les  
œufs se sont cassés. La mère de la fille  
arrive , saisit le jeune homme par le  
bras et demande réparation des œufs :  
la fille interdite est assise par terre ; le  
jeune homme embarrassé donne les plus  
mauvaises excuses du monde , et la  
vieille est en fureur : un petit enfant  
jeté sur le coin du tableau prend un de  
ces œufs cassés et tâche de le rajuster.  
Tout cela me paroît très-joli ; et la fi-  
gure de la fille a une position si noble ,  
qu'elle pourroit orner un tableau d'his-  
toire. Mais , en vérité , il est bien ridi-  
cule que je vous parle peinture ; c'est  
pour la première fois , et ce sera pour  
la dernière : je reviens à mes guenilles.

J'ai remis au président le plan du temple de Sérapis à Pouzzole ; il vous le montrera ou vous le remettra , tout comme vous voudrez.

Je travaille encore au Vatican ; je finirai bientôt. M. l'ambassadeur ira s'établir à Frescati à la fin de ce mois pour y passer juin , juillet , août : je le suivrai ; mais je viendrai toutes les semaines passer quelques jours à Rome vérifier ce que j'aurai étudié à Frescati ; j'y mettrai aussi mes papiers en ordre , et je tâcherai d'y composer quelque Mémoire pour l'académie ; ce ne sera pas sans peine. J'ai beaucoup de petites observations , mais rien de bien piquant. Je roule dans ma tête quelques projets de dissertations , où je pourrois faire entrer mes remarques à la suite de quelques principes généraux : cela n'est pas encore bien mûr. Adieu , mon cher comte ; rien n'est égal à mon attachement , parce que rien n'est si juste.

## LETTRE XXIII.

De Frescati , ce 1<sup>er</sup> juin 1756.

**I**L faut compter sur votre amitié, mon cher comte , pour oser dater ma lettre de Frescati : tout autre penseroit que, dans le plus délicieux séjour du monde et entouré d'amusemens, je ne pense guère à l'antiquité. C'est pour éviter de pareils soupçons, que je daterai pour l'ordinaire mes lettres de la ville éternelle ; mais je dirai aux personnes à qui je suis attaché et qui ont des bontés pour moi, que je suis venu m'établir ici, et que je partagerai mon temps entre Rome et Frescati. Je préparerai ici ce que j'aurai à consulter à Rome ; et dans les voyages fréquens que j'y ferai, je ne serai plus occupé qu'à éclaircir des matières toutes digérées ; d'ailleurs mes négociations pour les médailles avancent

également ; ainsi ne soyez point inquiet sur mon compte. Si je ne vous ai pas parlé de vos boucliers , c'est que je veux auparavant les comparer avec les originaux ; ils m'ont paru très-beaux , très-riches , respirant l'antiquité , dignes d'Hésiode et de Virgile ; mais je vous en parlerai avec plus de plaisir quand j'aurai vu la source.

Je vous fais mon compliment sur la découverte des dessins de Pietro Sante , et sur l'usage que vous en voulez faire. Je vous prie très-instamment de les déposer au cabinet , ainsi que vous l'avez projeté ; ils y seront au service du public. Vous devez d'ailleurs vous intéresser plus que personne à ce dépôt : vous l'avez infiniment enrichi , et vous savez bien qu'il est tout à fait à votre disposition. Cette découverte pourroit être vous fournir assez de matière pour un petit Mémoire , qui traiteroit sur l'accord des couleurs dans la peinture des anciens.

On doit m'envoyer incessamment le Catalogue des antiquités d'Herculanum par le prélat Baiardi ; c'est un énorme *in-folio*. On m'a dit que ce prélat revient à Rome : je n'en serois pas surpris ; mais j'en serai bientôt instruit : je compte lui écrire un de ces jours. On m'a dit aussi que la nouvelle académie de Naples s'étoit fondue.

Je ne vous ai jamais parlé du P. Corsini , général des écoles-pies , le même qui a donné les *Fastes attiques* et plusieurs livres d'antiquité. C'est un homme que vous aimeriez bien , qui joint des connoissances très-profondes à beaucoup de douceur et de modestie. Si jamais il est question de remplacer quelqu'académicien étranger , on pourroit penser à lui. Nous avons aussi un prélat nommé Giacomelli , très-savant dans la langue grecque , et qui a donné un grand *Commentaire* sur l'*Électre* de Sophocle , où il y a des corrections qui me paroissent heureuses. C'est un

homme d'esprit qui a le vrai goût de la littérature grecque, qui est plus enthousiasmé d'Homère que du Tasse, et qui sait par cœur une infinité de traits tirés des poètes grecs. Soyez persuadé, mon cher comte, que, malgré l'avilissement et le découragement général, l'Italie fournit encore bien des gens de lettres dignes de ceux qui les ont précédés. Ces gens-là iroient bien loin, s'il y avoit un Colbert à leur tête. Je vous écrirai encore par le prochain courrier, et je tâcherai de vous dire des choses plus intéressantes. Je suis pressé; nous ne faisons que d'arriver de Rome, et je n'ai pas en le temps de me reconnoître dans cette solitude. Je vous embrasse un million de fois.

## L E T T R E   X X I V .

A Rome, ce 9 juin 1756.

U<sup>N</sup> jeune sculpteur de l'académie de France , nommé Pajou , est parti ces jours derniers pour s'en retourner à Paris. Je lui ai donné une lettre pour vous , mon cher comte ; il n'en avoit pas besoin : son talent lui suffit pour avoir des droits à votre protection ; mais enfin je vous l'ai recommandé.

Vous me demandez ce qu'on avoit pensé à Rome de l'alphabet palmyrénien ? la même chose qu'en France , c'est-à-dire qu'on m'en a paru satisfait : on n'a pas le moindre doute sur la découverte. La dissertation a été traduite en italien avant mon arrivée , pour être mise dans les Mémoires de Cor-tonne , et m'a valu une place dans cette académie : j'avois oublié de vous en

faire part. Les deux inscriptions palmyréniennes sont au Capitole ; je les ai comparées avec mon explication , et j'ai lieu d'être content de mon travail. On m'a proposé de mettre au-dessous une table de marbre où seroit mon explication , et où l'on marqueroit que je les ai lues d'une telle façon à mon passage à Rome. Je n'aime point ce faste ; l'obscurité me convient mieux.

A l'égard des pieds (1), la Condamine s'en est chargé ; il a pris le meilleur parti , c'est de les faire mouler. Si les moules arrivent à bon port ; les expériences se feront à Paris ; s'ils se brisent en chemin , vous aurez la bonté de m'en informer , et je prendrai de nouveaux arrangemens. Je les ai tous mesurés avec un pied de roi très-exact que j'avois porté ; mais la comparaison est difficile à faire ; parce que ces

(1) Ce sont des pieds antiques romains , conservés au Capitole. (*Note de l'Edit.*)

pieds , gravés en saillie , ont souffert dans leurs extrémités.

Je compte revenir à la charge , et me rendre au Capitole avec le P. Jacquier , minime , un des commentateurs de Newton , et un des plus aimables hommes que je connoisse. Il a fait le même travail pour le comte d'Hérouville : il m'a promis ses papiers , et je vérifierai ses calculs en sa présence , non afin d'ajouter quelque chose à son témoignage , mais uniquement pour ma satisfaction. En attendant , demandez , je vous prie , à M. de la Nauze et à M. d'Anville , en quoi ils diffèrent de sentimens , et ce qu'ils voudroient l'un et l'autre que je fisse pour leur service.

Étant à Naples , je parlai à Mazzochi de la correspondance ; il me fit entendre qu'il en seroit flatté , mais qu'il se faisoit un scrupule de demander des honneurs littéraires qu'il méritoit si peu. C'est un bon prêtre , très-pieux et qui

a peur de la vanité : je l'engageai à m'écrire une lettre, où il témoigneroit en quelque façon le désir de nous être agréé ; il la fit, et je vous l'envoie. Vous en ferez l'usage que vous jugerez à propos ; vous y adoncirez ce qui me regarde. Je l'aurois fait changer si j'en avois été le maître ; mais je reçus la lettre sur le point de mon départ. Ce n'est pas une simple correspondance qu'il faudroit lui donner , mais la première place vacante d'associé libre ; jamais savant ne l'a mieux méritée par ses connoissances et sa célébrité : il est plus connu en Italie que Newton ne l'a jamais été en Angleterre.

Cependant, comme il est fort âgé, je pense que vous feriez très-bien de lui ménager ces lettres de correspondant. J'ai attendu pour les demander que Baïardi eût pris son parti. Il revient à Rome pour s'y établir ; il arrivera le 18, et il nous dira de belles choses de Naples. L'académie ne subsiste plus ; je ne sais

qui aura le soin de publier les monumens. J'avois proposé Gori , mais je n'ai pas été heureux dans cette négociation ; je pourrai un jour la reprendre. Demandez , je vous prie , à M. Capronnier pourquoi il ne répond pas à mes deux lettres. Les messieurs de la bibliothèque vaticane attendent la réponse au billet que je lui ai écrit , et m'en parlent fort souvent. Je l'embrasse malgré son silence , ainsi que vous , mon cher comte , dont les bontés sont toujours présentes à mon esprit.

## LETTRE XXV.

Ce 23 juin 1756.

JE n'ai pas grand'chose à vous écrire, mon cher comte ; ce n'est que pour avoir le plaisir de converser un moment avec vous. J'ai vu bien des antiquités à Frescati : ce sont des restes de fabrique, comme de maisons, de piscines, d'amphithéâtres : tout cela peut donner des idées, et il est bon de l'avoir vu. J'y ai connu un théatin dont je fais grand cas, et qu'il faut que vous estimiez : c'est le P. Pacciaudi, qui a fait imprimer plusieurs Dissertations peu connues en France, et qui mériteroient de l'être partout. Il connoît fort bien les antiquités, et joint un grand fonds d'érudition à beaucoup de son esprit : il parle très-bien français, et j'ai lié avec lui une amitié qui servira de base

à une correspondance littéraire, quand je serai en France (1). Il est très-versé dans la littérature italienne et dans la nôtre ; il m'a montré un de ces jours une petite figure de bronze qu'il m'a prié de vous faire accepter : c'est une espèce d'athlète qui s'appuie sur ses bras , et qui a les jambes en l'air dans l'action de sauter ; je n'en ai jamais vu de semblable ; elle est singulière , et je compte vous l'envoyer. Le P. Pacciaudi vous connoît comme s'il vous avoit vu toute sa vie , et vous estime de même. C'est le seul des Romains qui , par ses connoissances , son zèle , sa politesse , sa probité , puisse nous être utile dans nos recherches ; les autres sont fort occupés ou plus réservés.

(1) Je ne connois point la correspondance de Pacciaudi avec l'abbé Barthélemy ; mais je puis assurer que c'étoit le correspondant le plus exact du comte de Caylus , et celui qui lui a fourni les plus amples renseignemens.

( Note de l'Éditeur. )

( 47 )

Adieu, mon cher comte. Je vous ai longtemps parlé de ce savant ; mais c'est que je l'aime , et qu'il vous aime aussi. Adieu.

---

LETTRE XXVI.

A Frescati, le 15 juillet 1756.

J'AI peu de chose à vous dire , mon cher comte ; mais je veux vous remercier de la continuation de votre souvenir , et vous assurer de nouveau que vos lettres me font toujours le plaisir le plus vif. Gori n'a pas su apparemment qu'il étoit d'usage de remercier l'académie ; je vais l'en instruire , et je suis bien sûr qu'il ne voudroit pas manquer à la compagnie : je connois ses sentimens à cet égard. Voilà donc un nouvel éloge à faire. J'avoue qu'à la place de notre cher secrétaire je serois fort embarrassé , et qu'à moins de parler fort long-temps de Venise et du Conseil , il n'y a pas moyen de s'en tirer.

J'ai passé quelques jours à Rome vers le temps de la fête de Saint-Pierre. Je



ne vous dis rien de la girandole et de l'illumination de Rome ; vous connoissez ces effets surprenans. J'ai vu dans ce temps-là des morceaux que je n'avois pas vus encore , et je suis revenu à Frascati jouir de la fraîcheur , et voir à sa faveur les antiquités éparses aux environs ; elles sont en fort grand nombre. Il y en a dans l'ancien Tusculum , à Albano , à Castel , à Laricæ. Je monterai un de ces jours sur le Monte-Cavo , autrefois *Mons Albanus*. On y voit , dit-on , les restes informes d'un temple de Jupiter , et l'on y jouit d'une vue très-étendue. La plupart de ces monumens ne laissent aucune idée bien précise dans l'esprit ; mais on saisit le goût des anciens , et l'on se meuble la tête d'une infinité d'idées accessoires qu'on trouve à placer dans l'occasion. C'est un grand plaisir de lire l'Histoire Romaine dans l'endroit où je suis.

Je crois vous avoir dit que j'avois lu le premier tome de Mazzochi sur l'ins-

cription grecque d'Héraclée : c'est un  
amas effroyable d'érudition ; mais on  
en conclura toujours que c'est un des  
plus savans littérateurs qui existe.

Adieu , mon cher comte ; j'aurai peut-  
être quelque chose de plus intéressant à  
vous dire une autre fois. Je vous em-  
brasse un million de fois.

---

## LETTRE XXVII.

De Frescati , ce 4 août 1756.

**J**E reviens toujours, mon cher comte, au plaisir que me font vos lettres. Rien n'est si flatteur pour moi que cette attention à écrire tous les jours quelque chose ; c'est me dédommager , autant qu'il est possible , de la satisfaction que j'avois à causer avec vous. Je ne me rappelle pas que vous m'ayiez jamais parlé du Mémoire sur les antiquités de l'esprit : je serois fâché que la critique de Marin m'en dérobât la connoissance. Ayez la bonté de me le garder ; le sujet est singulier ; il rentre dans des idées que j'ai eues souvent sur la même matière, et je serois bien aise de voir comment vous l'avez traité.

La résolution de M. de Nicolaï m'a surpris ; il me paroît qu'on n'a pas fait

beaucoup de façons pour l'empêcher. Ne sera-ce pas Dupuy qui aura la place ? je ne vois pas beaucoup d'autres sujets. Si j'osois vous faire un aveu de mes idées , je proposerois de choisir , per intervalles , des gens qui jouissent d'une grande réputation ; et après la nomination de M. Dupuy , je penserois , par exemple , à la Condamine : il a des lettres , il écrit bien ; et quand il ne donneroit dans sa vie académique que deux ou trois Mémoires , il orneroit plus notre Recueil , que bien des morceaux sans vue et sans esprit , que nous sommes souvent forcés d'écouter.

L'Académie des Sciences laisse quelquefois des places vacantes en attendant de bons sujets. Au lieu de prendre ce parti , on pourroit chez nous les remplir par des hommes célèbres , qui ne sont pas tout à fait étrangers à nos exercices : mais ne prenez ces réflexions que pour mon sentiment particulier ;

elles se sont présentées naturellement ,  
et je vous les présente de même, sans y  
être fort attaché.

Je suis bien sûr que vous aurez vu le  
président (1) avec plaisir; vous aurez  
trouvé qu'il a bien profité de son voyage.  
Un antiquaire de Vérone, nommé Mu-  
selli, lui a remis un exemplaire de son  
cabinet pour le remettre à l'académie.  
Le président m'a marqué que ce mon-  
sieur Muselli auroit grande envie de  
tenir à l'académie, et que l'exemple  
de M. Maffei pique son ambition. Vous  
sentez, mon cher comte; qu'il ne doit  
pas être question d'une place d'associé,  
mais tout au plus de correspondant. S'il  
en faisoit la demande, et que la com-  
pagnie fût disposée à la lui accorder,  
je vous prierois de faire en sorte qu'on  
me renvoyât cette affaire.

Ce M. Muselli a une médaille d'un  
certain petit roi; que j'aurois grande  
envie d'acquérir. Je passerai à Vérone;

(1) M. de Cotte,

s'il me cède la médaille, je lui donnerai quelques espérances ; s'il me la refuse, je lui ferai peur de mon opposition à ses désirs, le tout fort poliment. C'est un malheur pour moi qu'il connoisse le prix de ce monument : on ne peut rien arracher aux Italiens, lorsqu'ils savent la valeur de ce qu'ils possèdent. Mon voyage auroit été bien infructueux, si le cabinet du roi ne m'avoit donné des notions qui manquent à ces gens-ci. Les médailles les plus rares que j'ai acquises, sont précisément celles qu'ils connoissoient le moins. Le hasard ne m'a pas mal servi : j'ai plusieurs pièces uniques, et beaucoup d'extrêmement rares, principalement en médailles grecques.

Venise me fournira peut-être encore quelque chose : suivant les apparences, je ne tarderai pas à m'y rendre. M. l'ambassadeur a demandé un congé ; si on le lui accorde, il partira à la fin de septembre pour Venise : mais comme il

n'y fera qu'un petit séjour, je serai obligé, si je m'en retourne avec lui, de me rendre plutôt dans cette ville et de l'y attendre. Je sens l'avantage infini que j'aurois à le suivre, comme ils ont la bonté de m'en presser. Je crains seulement de ne pas voir tout ce que j'aurois à voir : m'en fera-t-on un crime ? Après tout, si je reste ici, je suis ruiné : mes affaires sont déjà en très-mauvais état ; ma santé est pire. Les courses extravagantes que je fais avec ces grandes chaleurs, achèvent de me détruire. J'ai fait tout ce qu'il falloit jusqu'ici pour avoir quelque bonne fièvre maligne ; mais qu'auroit-on dit, si je m'étois borné à couler tranquillement ces grandes chaleurs à Frescati et dans la meilleure compagnie du monde ? J'en ai visité tous les environs. Je fus l'autre jour à Palestine voir cette mosaïque, une des plus considérables antiquités qui soient venues jusqu'à nous : hier je fus à Nemi,

Gensano , Albano , etc. Monseigneur Baïardi étoit parti de ce dernier endroit depuis quelques jours : je le trouverai à Rome , où nous retournons dimanche prochain. J'emploierai le reste du mois à visiter ce qui m'a échappé jusqu'à présent ; et suivant les réponses qu'aura M. l'ambassadeur , je songerai à mon départ. J'éclaircirai le fait des haches antiques. J'ai été deux ou trois fois à l'arsenal du château Saint-Ange ; je n'y ai jamais vu de ces haches en nature. J'y retournerai ; mais j'en trouverai au Capitole gravées sur le marbre. Il y en a sur quelques bas-reliefs, dont j'ai fait des notes que je n'ai pas avec moi. Adieu , mon cher comte ; mes complimens à tous nos amis : *E con questo mi rassegno il suo humillissimo schiavo, e baccio le mani.*

## LETTRE XXVIII.

De Rome, ce 25 août 1756.

J'AI laissé passer trop de temps sans vous écrire, mon cher comte; je vais m'en dédommager et répondre à vos deux lettres. Je ne connois le P. Zacharie que par une scène de chocolat, que le président pourra vous conter; mais je vous prie de rassurer M. Mariette sur ses alarmes. Les gens sensés, en Italie, n'approuvent nullement les déclamations contre nos bons auteurs, et souvent elles ne font que prévenir en faveur des ouvrages censurés.

Je suis fâché que les lettres de Bottari vous donnent des soupçons sur ses prétentions: il me semble pourtant que jamais personne n'en a moins eu. C'est un homme tout simple, qui a une infinité de connoissances et un grand fonds

de modestie ; d'ailleurs , bon ami , officieux , et laborieux sans prétention , ayant composé une infinité d'ouvrages où il n'a pas mis son nom. Je pense que vous l'aimeriez s'il étoit connu plus particulièrement de vous ; ne vous étonnez point des éloges que je donne à quelques-uns de ces messieurs ; plus je les fréquente , plus je les trouve aimables. Les sciences sont plus cultivées à Rome qu'on ne le croit en France : je vous dirai sur cela , quelque jour , des détails qui vous étonneront.

J'ai acquis de Giraldi une petite boîte pleine de morceaux d'antiquités. Le P. Pacciandi m'en a donné quelques-uns pour vous les offrir : j'en chercherai d'autres , mais la chose est plus difficile que vous ne le croyez. Voudriez-vous que je vous portasse des agrafes , des lampes , des lacrymatoires ? Je voudrois vous présenter des objets propres à piquer la curiosité , et c'est justement ce qu'on ne rencontre pas , ou qu'on porte à un prix exorbitant.

J'ai fini l'examen entier du cabinet du Collège romain , accompagné du P. Contucci , qui m'a fait part de toutes ses remarques ; j'ai plus appris dans ces trois jours , qu'en lisant tous nos antiquaires. Ce cabinet , composé de bronzes , de vases , d'instrumens , etc. , est le plus complet que j'aie vu jusqu'à présent ; c'est celui du P. Kircher , prodigieusement augmenté par le P. Contucci : j'en ai pris une assez bonne notice. J'ai fini le Capitole-Farnèse ; j'ai revu la plupart des antiquités. Si je reste encore quelque temps à Rome , je verrai avec plus de détail la *villa Borghese* et la *villa Medicis* que j'avois réservées pour la fin. Il me tombe de temps en temps de bonnes médailles : mon lot s'accroît , et j'avoue que j'en ai bien du plaisir.

J'ai pensé partir subitement pour Naples ; on nous avoit annoncé une éruption du Vésuve. Les grandes chaleurs , le changement d'air m'ont ar-

rêté au point d'écrire à Naples ; on m'a répondu que le monticule ou fourneau qui s'étoit élevé au milieu de l'ouverture , s'étoit enfoncé ; que la montagne s'étoit remplie de matière ; que la lave débordoit et couloit sur la montagne du côté de Portici et de la Torre-di-Greco ; que , suivant toutes les apparences , nous ne tarderions pas à entendre parler d'une éruption violente et dans toutes les formes. Si je suis encore à Rome, je ne réponds pas de ma curiosité. Je vous parle de mon départ avec incertitude ; il est relatif aux arrangemens de M. l'ambassadeur , qui n'a pas de réponse encore sur le congé demandé.

J'ai envoyé les lettres à Mazzochi. J'ai vu , par un billet écrit à M. d'Artenai , que le chanoine les avoit reçues , qu'il en étoit bien flatté , mais qu'une très-grande maladie l'avoit empêché jusqu'à présent de répondre , et qu'il s'en acquittera au plutôt.

Je joins ici les dessins des haches re-

II.

6

Page 61.

des machines re-

présentées sur deux monumens du Capitole , et dont je vous ai parlé dans ma précédente Lettre. ( Voy. la planche ci-contre. ) Adieu, mon cher comte; soyez de plus en plus persuadé de mon tendre et respectueux attachement.

## L E T T R E   X X I X .

A Rome, ce 1<sup>er</sup> septembre 1756.

M<sup>AZZOCHI</sup> vient de m'écrire , mon cher comte : une très-grave maladie l'a empêché de remercier l'académie ; il s'en acquittera au plutôt ; et si sa santé le lui permet , il enverra quelque chose , sinon il faudra prendre patience. Je vous avoue que les craintes que vous avez de proposer sans cesse des sujets , et de ne rien offrir de leur part , ne me troublent pas beaucoup pour vous. Des choix tels que ceux de Gori et de Mazzochi sont justifiés par la célébrité de leur nom , et l'académie n'a pas fait grand effort de leur envoyer une simple patente de correspondant. J'en ai d'autres à proposer , mais j'attendrai mon retour à Paris.

Je suis curieux de connoître le succes-

seur de Nicolaï. Ce sont les choix des associés ordinaires qui me font trembler pour l'académie ; on n'y fait pas assez d'attention ; et les qualités des sujets qui osent se présenter , font bien voir souvent le peu de cas qu'on fait de nous. Vos intentions sont excellentes , mon cher comte ; il seroit à souhaiter que vous puissiez les communiquer à tous nos confrères. N'est-il pas honteux , par exemple , que , dans une société destinée à éclaircir les mommens antiques , il y ait si peu d'antiquaires ? Voilà ce qui me fait craindre que l'académie ne soit pas assez touchée de l'offre que nous fait le cardinal Passioneï. Il a déposé entre mes mains un Recueil d'inscriptions qu'il a rassemblées dans sa maison de Frescati ; elles sont au nombre de cinq à six cents.

Plusieurs d'entr'elles ont été publiées ; mais beaucoup ne l'ont jamais été , et mériteroient quelques éclaircissemens. Qui s'en chargera ? Cependant on ne

peut rejeter les offres de son éminence ; c'est un tribut qu'elle envoie à l'académie , ou plutôt c'est un Mémoire où elle laisse parler les monumens. J'en ai écrit à M. le marquis d'Argenson , notre président. C'étoit un moyen honnête de me renouveler dans son souvenir , et de réparer la faute que j'avois faite de ne lui avoir pas écrit depuis mon départ. Malheureusement ma lettre arrivera pendant les vacances : n'importe , si je pars avant la Saint-Martin , j'emporterai les inscriptions. Le cardinal me paroît désirer vivement de les voir insérer dans nos Mémoires , et je n'avois aucune bonne raison pour les refuser.

Je n'ai rien de nouveau à vous apprendre. Je continue mes recherches sur les médailles : ma moisson augmente de jour en jour. Venise fournira ; d'autres villes par où je passerai , paieront aussi leur contribution. Je commence à être un peu plus satisfait de mon voyage ;

car je vous avouerai ma foiblesse. Je l'ai maudit cent fois , et cent fois je me suis repenti d'avoir occasionné une dépense inutile. Cette idée empoisonnoit des momens que j'aurois pu passer avec plus de plaisir. Me voilà un peu plus tranquille , grâces à une douzaine de petits morceaux de bronzes. C'est être bien maladroit que d'avoir attaché son bonheur à l'augmentation d'un dépôt auquel presque personne ne daigne s'intéresser.

Adieu , mon cher comte ; je vous avois prié de demander à M. de la Nauze , ou à M. d'Anville , qui ont traité *ex professo* la question des mœurs anciennes , ce qu'ils exigeoient que je fisse en particulier sur les pieds du Capitole. Vous ne m'avez pas répondu sur cet article : peut-être que les plâtres de ces pieds , que M. de la Condamine a pris , suffiront pour leur objet. Il m'a promis de remettre ces plâtres au cabinet : si vous le voyez , faites-l'en sou-

venir. Si je ne comptois sur sa parole ,  
je les prendrois aussi.

Je vous embrasse un million de  
fois.

## LETTRE XXX.

A Rome, ce 8 septembre 1756.

**J**E suis charmé, mon cher comte, de la nomination de M. Dupuy ; mais les secondes voix m'ont bien étonné. Je sais qu'il a de l'esprit, mais ce n'est pas le nôtre. On veut donc tout perdre ! j'en suis désolé, et j'apprends avec douleur qu'il ne faut pas s'intéresser vivement aux corps auxquels on a l'honneur d'être associé. Craindrez-vous encore d'avoir proposé pour correspondans Gori et Mazzochi ? Nous aurons beau faire : la cabale, l'incurie, la sotte vanité prévaudront toujours contre nos bonnes intentions. Je ne m'étends pas davantage à cet égard : j'étouffe de cette pensée ; et ce qui me fâche, c'est que j'ai raison d'étouffer, et que j'estime comme homme d'esprit, celui que je

ne puis me résoudre à regarder comme votre confrère. Je vais demain m'exposer à de nouvelles peines pour cette académie , si attentive au choix de ses sujets. Je pars pour Livourne , dans la seule intention d'y voir un cabinet de médailles , et de faire quelque acquisition. Non , on ne croira jamais ce qu'il m'en coûte de fatigues pour justifier mon voyage et le rendre plus utile : n'importe , je remplis mon devoir , et cette idée me tiendra lieu de toute récompense.

J'ai une douceur dans ce voyage : c'est d'avoir trouvé un compagnon , homme d'esprit , aimable , et complaisant au point de l'entreprendre uniquement pour moi : c'est le P. Jacquier , minime , un des plus grands géomètres de l'Europe , qui joint à ces belles connoissances que je n'entends pas , le goût de celles qui sont plus à ma portée. Je suis bien flatté de ce procédé : ma destinée est d'avoir des amis vifs ; c'est un bonheur dont je sens l'étendue.

Notre voyage ne sera que d'une quinzaine de jours; nous coucherons à Florence, et nous reviendrons à Rome à la fin du mois. Je compte partir ensuite pour Venise, et y précéder M. l'ambassadeur d'une quinzaine de jours. Je prendrai alors la route de Lorette, et m'arrêterai à Pesaro pour voir quelques savans et quelques cabinets. Je crois cet arrangement convenable; je vous en instruirai mieux dans le temps. Adieu, mon cher comte: à la veille d'un départ, on a bien peu de loisir; mais j'en aurai toujours assez pour vous réitérer tous mes sentimens, et vous embrasser un million de fois. Mes complimens à tous nos amis. Je compte écrire à M. Bignon, de Livourne.

## LETTRE XXXI.

A Rome , ce 28 septembre 1756.

J'AI reçu à Florence , mon cher comte ,  
votre lettre du 31 août , et je reçois à  
Rome celle du 6 septembre : vous me  
rendez l'arrivée du courrier plus inté-  
ressante , et la certitude d'avoir de vos  
nouvelles , met du repos dans mon ame.  
Je vais répondre aux articles de vos  
lettres. Le circuit des murs de Rome ,  
tels qu'ils sont aujourd'hui , c'est-à-dire  
y compris le Trastevere et le Borgo ,  
est de 11,036 cannes , à raison de 10  
palmes par canne , ce qui fait 16 milles  
et demi , en mettant le mille à 667  
cannes : mais il faut observer qu'on a  
mesuré non seulement les murs , mais  
toutes les faces tant antérieures que  
latérales des bastions et des tours. Cette  
enceinte est plus grande que celle d'Au-

rélien , à cause des accroissemens que Rome a reçus au-delà du Tibre. Si je savois précisément l'état de la question agitée dans l'académie , je ferois des recherches en conséquence : mais vous vous expliquez trop en général , lorsque vous parlez de l'ancienne enceinte de Rome ; vous savez qu'il y en a eu plusieurs. J'aurois souhaité que , dans les questions de ce genre qui se sont élevées dans l'académie , on eût eu la bonté de m'envoyer le point précis de la difficulté , et j'y aurois satisfait par le moyen des architectes et des mathématiciens : mais on préfère de travailler sur des cartes ; à la bonne heure.

Je m'informerai plus exactement du trou des haches ; mais je crains de ne pouvoir vous donner de plus amples instructions. Je me suis rappelé que , dans un tombeau extrêmement élevé , qui se trouve à Palazzuolo sur le lac d'Albano , sont représentées , en bas-relief encore , douze de ces haches. J'ai

mis dans mon journal des trous dans le milieu ; mais comme ils ne m'intéressoient pas alors , je négligeai de les vérifier avec l'exactitude nécessaire. Je chercherai l'estampe de ce tombeau , le plus singulier de tous ceux que j'ai vus , et je chargerai le premier jeune homme de l'académie qui ira dans cet endroit , de l'examiner avec attention.

J'ai toujours répondu à M. le chevalier d'Arcq , excepté à une dernière lettre que je reçus avant que de partir pour Florence : j'étois occupé de mon départ ; et pendant le voyage , je n'ai pas eu le temps de lui écrire. Ses lettres sont des commissions , et il me semble qu'on mérite quelque indulgence , lorsqu'on fait tout son possible pour les remplir , malgré les affaires indispensables qu'on a soi-même. Je lui écrirai le plutôt que je pourrai ; je vous prie de le dire à M<sup>de</sup> de Bozé , en l'assurant de mon respectueux attachement.

Les deux tables de marbre , où il est

question d'un collège de gladiateurs qui paroît institué par Commode , ont été découvertes depuis quelques mois. J'ai négligé de vous en parler , parce que je les ai vues annoncées de bonne heure dans les journaux ; elles contiennent une liste de diverses espèces de gladiateurs : l'inscription est datée d'un consulat de Commode ; je l'ai dans mes paperasses : mais on la connoîtra beaucoup mieux par l'explication qu'en a donnée , depuis deux jours , l'abbé Venuti de Rome , votre bon ami et celui de nos peintres. Le même a publié une Dissertation italienne , dédiée à M. l'ambassadeur , sur une grande urne du Capitole , où l'on croyoit voir l'enlèvement des Sabines , et où il voit avec plus de raison la dispute d'Achille avec Agamemnon : il nous l'apporta hier ; je ne l'ai pas encore lue.

A propos de dissertations , le P. Pacciardi vient de vous adresser une Lettre latine sur la petite figure de bronze dont

je vous avois parlé. Il ne vous en a pas demandé la permission ; parce que vous l'auriez refusée : je la lui ai donnée ; et quoi que vous en disiez , je suis très-aise que les antiquaires de ce pays-ci vous rendent hommage. Son ouvrage me paroît fait avec sagesse ; il me loue sans trop savoir pourquoi : c'est un si honnête homme , que je n'ai pas été fâché de voir les témoignages de son amitié paroître au jour ; je le suis encore moins de voir mon nom à la suite du vôtre : vous pouvez gronder , mais l'ouvrage est imprimé. Si vous vous fâchez , vous aurez quelque grande dédicace , où l'on vous achevera : j'ai bien des louangeurs dont je puis disposer , et j'ai été souvent tenté de vous en lâcher une douzaine. Vous recevrez par ce courrier deux exemplaires de cette dissertation : l'un par le canal de M. le marquis de Marigni , l'autre par M. Tercier.

J'embrasse notre ami Gibert ; je vous

prie de lui dire que la bibliothèque du Vatican est fermée actuellement ; j'espère néanmoins que *sara servito*. Je vous remercie de l'envie que vous avez de ne plus m'écrire ; je crains bien de ne vous donner encore quelque temps cette incommodité. Le congé n'est pas venu encore ; je voudrais être à Paris, sans sortir de Rome.

Je vais vous parler de mon dernier voyage ; il a duré précisément quinze jours. J'ai été à Pise et à Livourne. On m'avoit parlé de plusieurs cabinets de médailles qui étoient dans cette dernière ville ; j'y ai vu effectivement d'assez bonnes choses. J'ai vu aussi les pierres gravées du juif Médina qui m'a promis une bonne récompense, si je pouvois lui en procurer la vente. Vous savez bien que c'est me prendre par mon foible : je me suis bien promis de ne faire aucune démarche pour lui. Il a quelques camées très-beaux, la suite est nombreuse ; vous en aurez



peut-être vu le catalogue : je vous l'enverrai , si vous voulez , à condition que vous n'acheterez pas le cabinet.

De Livourne , nous sommes venus à Florence , où j'ai vu ce que j'avois été forcé de laisser en arrière dans mon premier voyage : j'y ai séjourné cinq jours. Nous avons pris , en retournant , le chemin d'Arezzo , Cortone , Péruge ; c'est le plus beau pays du monde , je n'exagère rien. On ne connoît pas la Toscane , quand on n'a pas fait cette route : c'est là que les monumens étrusques se trouvent en abondance. Je me suis arrêté près de deux jours à Cortone : j'y ai vu le cabinet de l'Académie , et plusieurs autres cabinets appartenans à des particuliers : ils contiennent quelques figures d'une élégance extrême , beaucoup de bronzes , beaucoup de tombeaux , quelques-uns avec des inscriptions étrusques que j'ai copiées.

La littérature étrusque m'a occupé : j'ai lu ce qu'on a dit , j'ai pensé à ce

qu'on auroit pu dire. J'ai été sur le point de passer huit jours à Cortone , pour copier les Tables d'Engubio, dont on a une copie calquée sur les originaux par les soins de Buonarotti. J'en ai copié deux : on m'avoit dit qu'il y en avoit une autre copie semblable à Rome ; je la cherche. Vous me direz sans doute : « Elles ont été publiées » ; mais , après ce que j'ai vu souvent , je n'ai plus de foi aux livres. Je sais assez joliment lire l'étrusque ; la langue m'a fait naître bien des idées.

Vous savez qu'on ne l'a pas encore découverte ; je ne la trouverai pas, mais, chemin faisant, j'occupe fortement mon esprit ; ce qui est pour moi le plus grand plaisir. J'emporterai tous les livres qu'on a faits sur cette matière ; nous n'en connoissons pas la vingtième partie. Je ne vous parle pas des politesses reçues de la part des académiciens de Cortone. Les murs de cette ville sont fort anciens, et l'ouvrage des Toscans , à ce qu'on

croit ; des quartiers énormes de pierre en composent les couches. Je vous en avertis , j'ai pour les Étrusques le respect que vous avez pour les Egyptiens : nous disputerons plus d'une fois sur la préférence ; et quand je serai fâché , je vous dirai : *Esunu , inumek , pircigitu*.

Je voulois , en allant à Florence , passer par Volterra : j'avois pris des lettres de recommandation ; mais l'incertitude du départ de M. l'ambassadeur m'en a empêché. Je regrette à présent de n'avoir pas fait ce voyage : je n'y renonce pas néanmoins : si j'étois riche , je verrois bien du pays. J'ai acquis peu de médailles dans mon voyage ; mais j'ai appris bien des choses relativement même aux médailles. Il y en a plusieurs dans la classe des incertaines , que nous croyons avoir été frappées en Afrique ou dans des endroits encore plus loin , et qui se trouvent communément aux environs de Cortone et de Péruge : elles étoient donc étrus-

ques. J'ai vu dans ma route une médaille d'or , pour laquelle j'avois écrit beaucoup de lettres. Il falloit la séparer d'une suite : on me l'avoit promis ; elle vaut trente à quarante sequins c'est-à-dire trois à quatre cents francs. Savez-vous ce qu'on m'a demandé ? près de six mille francs ; et l'on ajoutoit , dans un billet que je garde , que c'étoit pour me faire plaisir qu'on me la cédoit. Adieu , mon cher comte ; je vous embrasse un million de fois : je voudrois bien vous voir , car il y a bien longtemps que je suis en Italie. Adieu ; mes complimens à *tutti quanti*.

Ma lettre écrite , j'acquièrs un petit quinaire en or de l'empereur Valérien , médaille fort rare et très-bien conservée : voilà de la pâture à mon avidité , pour une semaine au moins.

Je vous envoie les deux lettres de remercîment de Mazzochi et de Gori.

## L E T T R E   X X X I I .

A Rome , ce 6 octobre 1756.

J'E ne comptois pas vous écrire aujourd'hui , mon cher comte ; mais je reçois une lettre de M. Bottari pour notre ami , et j'ai pensé vous l'adresser pour la lui envoyer. J'imagine qu'il est à la campagne ; elle lui parviendra plus sûrement. Vous aurez la bonté de lui faire mille complimens. Je lui écrirai incessamment.

Je suis bien content de la disposition du tableau que M. Gibert a jointe à son Mémoire. Il me paroît lumineux , et sans doute que les preuves le sont aussi ; car il joint un excellent jugement à beaucoup de connoissances. Les personnes à qui je pourrois le communiquer , sont en *villagiatura* : j'attends leur retour. Je crois m'être aperçu

d'une faute d'inattention qui s'est glissée à la colonne du schène commun. Il dit, dans la première colonne, que les rapports des quatre stades étoient entr'eux comme 3, 4, 5, 6; et dans l'autre, que le schène commun contenoit soixante stades olympiques, quarante stades anonymes, trente-deux pythiques et trente philétériens. Il me semble au contraire que ces derniers rapports doivent être 60, 45, 36, 30. Je me trompe peut-être; mais la chose me paroît claire et conforme aux autres calculs. Je vous prie de lui communiquer cet article, avec bien des complimens.

L'académie étoit en vacance, lorsque ma lettre sur l'offre des inscriptions est arrivée à Paris. Je me suis adressé à M. le marquis d'Argenson, à qui je n'avois pas encore écrit. J'ai profité de cette occasion, comme j'en cherche une pour écrire à M. de Malesherbes, envers qui j'ai des torts qui m'accablent. Vous

me rendriez le plus grand service , si vous pouviez lui persuader de ne pas se fâcher , ou plutôt de se fâcher un peu de mon silence ; car je ne voudrois pas qu'il le vît avec indifférence. Dites-lui bien , je vous prie , que je suis très-gauche ; que d'ailleurs , je présume trop des bontés qu'on a pour moi , et qu'enfin , j'oublie souvent les égards , sans oublier les bienfaits.

Les vacances de l'académie ne me porteront aucun préjudice : vos lettres me paroîtront également bonnes. J'aime vos pensées encore mieux que celles des autres. J'aurois voulu causer avec vous sur le mausolée du maréchal de Saxe : on m'en avoit dit l'idée. N'est-ce pas la mort qui fait les honneurs d'un tombeau , et qui fait signe au maréchal d'y descendre le premier ? Cette pensée ne m'a jamais fait plaisir ; il me semble qu'elle s'est présentée avec effort dans l'esprit de l'artiste , et qu'elle est l'effet d'une méditation qui se fait sentir. On

y aperçoit , il est vrai , une intention de grandeur ; mais je n'aime pas une grandeur qui ne s'annonce pas grandement , et qui a besoin d'esprit pour paroître.

Au-dessus d'une des portes latérales de Saint-Pierre , est la statue et le tombeau d'Alexandre VII. Cette porte est petite , et conduit à un petit corridor assez noir. Bernin y a placé la mort qui lève la portière ou le rideau. Cette figure hideuse , suspendue au-dessus de cette espèce d'ancre ténébreux , cette faux meurtrière , ce rideau qui va par sa chute prochaine cacher pour jamais les restes du pape aux yeux des hommes , l'attitude de la mort pleine de mouvement et d'empressement , comme on devoit toujours la représenter , cent mille autres idées accessoires , mais naturelles , simples , grandes ; tout cela imprime la terreur , tout cela montre le tombeau ouvert , et ne montre que cet objet. Et voilà précisément pourquoi il produit tant d'effet.

Je suis bien sûr que le mausolée dont vous me parlez , ne fera admirer que l'habileté de Pigale , et la fermeté du maréchal. Dans celui d'Alexandre VII, j'oublie le pape , j'oublie le Bernin : je ne vois que la mort ouvrant un gouffre profond aux humains obligés de s'y précipiter. Après ce coup de terreur que le grand seul peut produire , l'esprit fait l'application au pape , et le goût , s'exerçant sur les détails , examine si les talens de l'artiste égaloient son génie. Tel est mon sentiment , mon cher comte : je serois flatté s'il approchoit un peu du vôtre ; s'il s'en écarte , je ne serai point humilié , et je saurai avoir tort. Je juge de toutes ces choses-là fort mécaniquement , par un sentiment intérieur qui me cause du plaisir , même quand il me trompe. Je ne trouve pas souvent des occasions de l'exercer ; c'est un malheur. C'en est un autre , que de voir trop l'antique. Il dessèche peut-être le goût en le rendant sévère , et l'ac-

coutumant au simple. Mais qu'importe  
 que j'aie tort dans ces sortes de juge-  
 mens, puisque je ne me pique pas d'a-  
 voir raison ? Adieu, mon cher comte ;  
 mes longues réflexions vous ennui-  
 eront ; mais songez que j'avois le plaisir de  
 vous voir presque tous les jours, et  
 qu'il y a quatorze mois que je ne vous  
 ai vu. *Baccio le mani a tutti.*

Je vous réitère mes excuses sur les ra-  
 tures ; mais, par une mauvaise habi-  
 tude, je commence toujours à écrire  
 mes phrases, sans avoir fini de les  
 penser.

## L E T T R E   X X X I I I .

A Rome , ce 12 octobre 1756.

**J**E ne vous écrivis la semaine dernière, mon cher comte, que pour vous envoyer une lettre adressée à M. Mariette. Je fis mon paquet, je le donnai au courrier, et le premier objet que je trouvai ensuite sur la table, fut cette lettre. Il faut donc que je me sois trompé, et que je vous aie envoyé quelque'autre chose à sa place ; cette erreur m'oblige à vous écrire encore aujourd'hui pour réparer ma faute, et vous avertir que je n'ai point reçu de vos nouvelles par ce courrier ; c'est une privation pour moi ; j'attends l'autre courrier avec plus d'impatience ; je compatis pour vous aux vacances de l'académie ; mais deux mois passent bien vite.

Vous ne m'avez pas dit les pièces

qu'on avoit destinées pour la rentrée ;  
je voudrois faire quelque chose pour la  
rentree de Pâques ; mais je ne sais trop  
comment m'y prendre : les grands ob-  
jets sont connus, et les petits ennui-  
ent. Je viens de lire des choses admirables  
sur la langue étrusque , imprimées de-  
puis quinze ans , et dont nous n'avions  
pas la moindre idée en France. L'au-  
teur est M. Palleri , de Pesaro ; c'est  
une excellente tête. Quel pays, où , sans  
espoir de gain , sans académie , sans  
émulation , ils'élève tant d'habiles gens !  
Je ne suis pas prévenu , et je pense que  
ce terrain est excellent pour les esprits.  
Adieu , mon cher comte ; je suis un peu  
pressé , et je vous embrasse un million  
de fois.

---

## LETTRE XXXIV.

A Rome, ce 17 octobre 1756.

**J**E vous envoie , mon cher comte , une petite boîte d'antiquités ; j'en ai acquis la plus grande partie de Giraldi ; le reste me vient , ou du P. Pacciaudi , ou de quelques autres hasards. J'en ai encore ; et quand j'aurai fait d'autres acquisitions , vous aurez une seconde boîte. Ceci n'est pas bien merveilleux ; mais la disette est dans Rome : je vous réserve le meilleur pour la fin.

Cette lettre vous sera remise par un courrier extraordinaire , qui porte la décision du pape sur la consultation de l'assemblée : elle est très-sage , et fera , je pense , autant d'honneur à ses lumières et à sa modération , qu'au zèle

( 89 )

et à l'esprit de M. l'ambassadeur. J'espère que cet événement hâtera notre retour : je le souhaite pour avoir le plaisir de vous voir. *Addio.*

---



## L E T T R E   X X X V .

A Rome , ce 27 octobre 1756 .

**D**EUX courriers, sans avoir de vos nouvelles, mon cher comte ! Je n'étois pas accoutumé à une pareille privation ; je serois inquiet sur votre santé , si je ne voyois par votre dernière lettre que vous m'avez cru parti. Je n'en sais pas la raison ; je ne vous avois rien dit à cet égard, et je vous avois toujours annoncé, comme je le fais encore, que je vous avertirai quand il en sera temps. Continuez donc, je vous prie, à m'écrire à Rome : je ne sais pas combien j'y resterai, mais je mets autant que je puis les momens à profit ; je voudrois les employer efficacement à l'examen du pied romain. Je vous avois demandé sur cela une note du sentiment de M. de la Nauze et de celui de M. d'Anville.

Comme je n'ai point eu de réponse , je m'en retournerai sans avoir rien fait ; d'ailleurs, Revillas a donné les mesures qu'il avoit prises avec soin : la Condamine a les plâtres. On a les dessins des monumens ; que voulez-vous que je fasse de plus ? J'ai pris quelques notes , j'ai appliqué le pied de roi . . . j'avois fait faire exprès ; j'ai les différences , mais je ne suis pas assuré de la précision mathématique ; je veux dire de quelques légères parties de ligne. Je reverrai avec le P. Jacquier , qui a déjà travaillé sur la même matière. Je vous félicite sur votre Vie d'Hercule : c'est un sujet assez vaste , où l'on peut dire la vérité , sans être accusé de flatterie , et sans blesser la vanité des parens.

L'embarras que vous a causé la lettre du comte Rezzonico m'amuse : je vous en demande pardon ; mais je suis bien aise de voir que les Italiens vous accablent de latin , et qu'ils se tourmentent pour chercher dans Cicéron des tours



de phrases propres à mériter votre approbation. Si je vois ce comte, je lui dirai que vous n'aimez que cette langue, et que c'est par politesse pour votre nation que vous ne l'écrivez pas. J'ai vu avec un plaisir infini que, pour vous tirer de peine, vous vous recommandiez enfin à la Providence; c'est un aveu que je mettrai à profit : j'avoue néanmoins que vous n'aviez pas à vous troubler. Repoussez ce latin avec du français; tous les Italiens l'entendent, ou du moins ne sont pas fâchés d'en avoir la réputation. Je ne leur écris jamais autrement, 1<sup>o</sup> parce que je n'ai point la pratique d'écrire en italien; 2<sup>o</sup> parce que j'ai perdu celle d'écrire en latin, ce qui n'est pas trop bien; 3<sup>o</sup> parce que notre langue doit nous inspirer la vanité de la produire.

Vous m'avez fait part, il y a quelques mois, d'un tremblement de terre qu'on se vantoit d'avoir ressenti à Paris. Nous savons par théorie que nous en

avons éprouvé un semblable , il y a quatre jours , c'est-à-dire le 23 à trois heures. Quelques personnes s'en aperçurent , et comme des lettres de Naples marquent qu'au même jour et à la même heure , on en avoit ressenti des secousses dans cette ville , nous avons calculé que l'impression s'en étoit communiquée ici.

Voici une nouvelle lettre pour M. Mariette , à qui je vous prie de faire mes complimens , ainsi qu'à tous nos amis. Adieu , mon cher comte ; je vous ai envoyé , par le dernier courrier extraordinaire , une boîte d'antiques , dont je souhaite que vous soyiez content.

Je vous prie de faire mes complimens à M. Pellerin sur les trois médaillons d'or qu'il a reçus , et de me recommander à son souvenir.

## L E T T R E   X X X V I.

A Rome, ce 10 novembre 1756.

**E**NFIN, mon cher comte, voici une de vos lettres. J'étois bien affligé de votre silence, dont je ne concevois pas la cause. Je vous avois toujours dit que je vous préviendrois quand il ne faudroit plus m'adresser vos lettres à Rome. Vous avez tout-à-coup cessé de m'en envoyer, et, à votre exemple, personne ne m'écrit. Je vous prie de me dédommager à l'avenir. J'aurois souhaité que vous eussiez écrit au P. Pacciaudi; quatre mots de remerciement ( en français ) auroient suffi. Il parle bien notre langue; il auroit été très-flatté d'apprendre par vous-même que vous avez agréé son hommage. Il viendra dîner demain chez M. l'ambassadeur; je lui lirai l'article de votre lettre, il en sera très-satisfait;

mais je persiste à vous demander quelques lignes adressées en droiture à lui. C'est un galant homme, savant et modeste, plein d'amitié pour moi, et de l'estime la plus respectueuse pour vous. Au reste, je suis bien aise de vous dire que, si vous ne lui écrivez pas, ses sentimens ne changeront pas à votre égard : ainsi, mettez-vous à l'aise.

J'ai lu avec plaisir ce que vous dites sur le goût et le génie des arts ; j'ai approuvé ce que j'entendois, je n'ai pas condamné ce que je ne faisois qu'entrevoir. Je crains, par exemple, que vous ne mettiez de la métaphysique dans votre jugement sur le tombeau de Bernin ; mais nous en parlerons à loisir, ainsi que des lettres étrusques que vous m'exhortez à chercher. Elles sont trouvées depuis long-temps : c'est la langue qu'il faudroit découvrir ; mais on n'a que de foibles pièces de comparaison. Il seroit nécessaire de voir de ses propres yeux tous les monumens répandus

en Toscane ; il faudroit les étudier long-temps. Ils sont dans des lieux écartés des grandes routes ; les difficultés se multiplient , et on est presque assuré de ne rien trouver. Je n'ai pas vu Volterra , mais je n'y renonce pas , ainsi qu'à Monte-Pulciano , Clusium et tant d'autres villes , où j'apprends qu'il y a de très-beaux cabinets de choses étrusques : je l'ai su trop tard. J'aurois dû y aller dans mon second voyage en Toscane ; j'étois trop pressé. M. l'ambassadeur comptoit s'en retourner vers le milieu d'octobre ; je devois l'accompagner ; d'ailleurs je me ruinois : tous ces motifs ont abrégé mon voyage. Heureusement ces monumens sont gravés ; et comme j'en ai vu de semblables en d'autres endroits , je me représenterai les premiers à la faveur des seconds.

M. Zanetti de Venise a fait imprimer cet été une Dissertation sur une inscription grecque tracée sur une colonne de marbre. Les caractères en sont fort an-

ciens, et M. Zanetti, qui ne les a pas connus, n'a lu qu'un mot de l'inscription, et a donné à tous les autres un sens forcé et uniquement appuyé sur des corrections continuelles qu'il proposoit. Le P. Pacciaudi me montra cet Ouvrage; je lus l'inscription, et je lui montrai l'erreur de M. Zanetti, qui ne s'étoit pas même aperçu que l'inscription étoit en vers. Je comptois la publier de nouveau dans nos Mémoires, avec une note : point du tout, le P. Corsini me prévient; il a vu la Dissertation de Zanetti, et aussitôt voilà une Dissertation toute dressée pour donner la vraie leçon de l'inscription qu'il a trouvée aussi de son côté. On l'imprime actuellement : cela ne m'empêchera pas d'en dire un mot; car j'ai compris, par ses conversations, qu'il ne tireroit pas de ce monument tout l'avantage qu'on peut en tirer. Je lui aurois communiqué sur ce point quelques matériaux, s'il m'en avoit demandé; mais je ne me

suis pas cru obligé de les lui offrir de moi-même.

Adieu, mon cher comte : voici une autre lettre pour M. Mariette que j'embrasse. Bien des remerciemens à M. Gilbert pour sa note, et des complimens à tous nos amis.

## LETTRE XXXVII.

A Rome, ce 17 novembre 1756.

**C**ONTINUEZ à m'écrire à Rome , mon cher comte , jusqu'à ce que je vous avertisse ; cette voie sera toujours la plus sûre pour me faire parvenir vos lettres. M. l'ambassadeur a son congé , et ne tardera pas à partir ; il veut que j'aille avec lui. Je suis sensible à sa bonté ; mais il n'ira point à Venise , ni à Vérone , et je ne puis en honneur négliger ces deux villes. Ce n'est pas un vain motif de curiosité qui m'entraîne : je dois à ma commission le sacrifice de faire le plus agréable voyage du monde : je suis encore dans l'incertitude ; mais je vous prie de continuer à m'écrire à Rome.

Je n'ai point entendu parler de ces

peintures célébrées dans les gazettes, et j'ai vu souvent, dans ces papiers publics, les nouvelles les plus extravagantes en fait d'antiquités. Je viens de lire la Dissertation du P. Corsini, sur l'inscription grecque dont je vous ai parlé dans ma lettre précédente. Je ne suis plus si fâché qu'il m'ait prévenu; son Ouvrage laisse des choses à désirer, et l'inspection du monument à Venise résoudra mes doutes mieux que ses remarques, qui, entre nous, ne sont pas bien profondes: c'est néanmoins un habile homme. Les Italiens trouvent que je ne les admire pas assez: vous pensez que je les admire trop. Je serois tenté de penser que j'ai pris un juste milieu, si je ne craignois de vous attribuer trop de prévention contr'eux; celle que vous m'accusez d'avoir en leur faveur, est soumise à des modifications dont vous serez l'arbitre, et j'espère que nous nous accorderons en cela, comme en bien d'autres choses. Je ne puis rien promet-

tre, quant à présent, pour la rentrée de Pâques. Mes remarques ne sont qu'un petit corps de réserve qui ne peut agir, dans le besoin, que par portions détachées. Je sens bien comme vous qu'il seroit utile d'annoncer, en quelque façon, mon voyage. Mais il faut, ou l'annoncer d'une façon brillante, ou l'envelopper dans un silence qui laisse soupçonner une défiance modeste. Nous en parlerons plus à loisir.

Je vous fais mon compliment sur la permission accordée ; je crois néanmoins que vos voyages à l'Ile-Belle n'en seront pas moins fréquens. Le pape nous a fait craindre ; il a eu une secousse assez forte : il est, dit-on, hors de danger, et sur le point de faire ses promenades accoutumées.

Un jeune jésuite a fait une Dissertation sur une inscription latine nouvellement découverte ; il a trouvé des difficultés dans ce monument, et les a laissées. Connoissez-vous Pesaro ? savez-vous

que cette petite ville a une académie ? On m'a envoyé ces jours passés des patentes, avec la médaille destinée à ceux qui remportent le prix ; on dit que c'est la plus grande marque de distinction : vous voyez par là que j'ai du mérite. Adieu, mon cher comte ; j'ai pris hier matin des mesures au Colisée, avec le P. Jacquier et des architectes ; vous allez tout de suite me citer Desgodets, Fontana, etc. ; néanmoins, si j'en ai le temps, j'en prendrai encore, par la même raison que j'ai mesuré les pieds antiques du Capitole, quoiqu'ils l'aient été plusieurs fois par des gens très-habiles. Adieu.

---

---

LETTRE XXXVIII.

Ce 24 novembre 1756.

**L**E P. Pacciandi , mon cher comte , m'a prié de vous envoyer cette lettre ; il veut absolument que vous lui écriviez quelque chose : vous ne devez pas refuser cette grâce à un galant homme qui vous estime et vous respecte infiniment.

Je suis bien fâché de l'accident arrivé aux terres cuites. Giraldi les avoit arrangées avec beaucoup de soin ; mais ces sortes de transports sont toujours dangereux ; heureusement nous n'avons pas dépensé grand'chose , et nous pouvons rejoindre les pots cassés. Cette boîte a coûté 18 liv. ; les petites antiques en or , 22 liv. ; en tout 40 liv. J'ai encore une agrafe d'or que j'ai achetée au commencement de mon voyage ; qui

contient cinquante livres de matière , et qui m'a coûté 72 liv. Je vous la céderai, à condition de la racheter, quand vous n'en voudrez plus. Si vous la prenez , je vous prierai de remettre les 112 liv. à M. le président de Cotte. Si vous ne la prenez pas , vous lui donnerez les 40 liv.

Il est vrai que M. l'ambassadeur a reçu son congé , et que nous devons partir le 27 de ce mois. La maladie du pape a causé du retardement : cette maladie a pensé nous l'enlever. C'est une humeur qui est remontée des jambes où elle étoit depuis long-temps , jusqu'à la poitrine où elle s'est arrêtée pendant plusieurs jours ; elle est à présent dans le bas-ventre : si elle y reste, elle fera quelque mauvais tour. J'en serois fâché : c'est un galant homme, ami de la paix , qui a de l'esprit et du savoir. J'attends pour partir , d'avoir terminé quelques affaires. Si on s'imagine qu'un voyage entrepris dans

les vnes que j'avois, puisse se terminer en si peu de temps, on se trompe fort : il m'auroit été aisé de le rendre plus court, en voyant tout superficiellement. Adieu, mon cher comte; je vous écrirai plus au long une autre fois. Mes complimens à *tutti quanti*.

Je comptois écrire aujourd'hui à M. Bignon : je n'en ai pas le temps. Je vous prie de lui faire mes excuses; ce sera pour l'autre semaine sans faute.

Mille remerciemens pour moi à madame de Boze. Le P. Pacciaudi m'a envoyé un paquet pour vous faire tenir; ce sera pour mercredi.

## LETTRE XXXIX.

A Rome , ce 8 décembre 1756.

**J**E vous fais mon compliment , mon cher comte , sur la découverte de Montmartre : des bas-reliefs et une cruche de terre , cela est admirable ! J'en ris avec vous , et j'adopte votre réflexion de l'ours , qui vit en léchant ses pattes : j'ajoute que je suis bien fâché que cet ours ne soit pas dans ce pays-ci ; il tireroit bon parti de la vie. Je ne lirai point votre jugement à M. Baiardi , sur la suite de son Prodrôme ; il n'est pas flatteur. Je n'ai pas lu cette suite : l'auteur l'avoit laissée à Naples pour moi , entre les mains de M. de Gazolles , avec un exemplaire du Catalogue des Antiquités (1). Je l'ai prié deux fois de les en-

(1) Ce Catalogue des antiquités d'Herculanum , et la Collection entière des voyages qui les con-

voyer chez M. d'Artenai : il n'a pas daigné le faire ; et voilà les Italiens ! Je suis très-charmé néanmoins que vous ayiez confiance à M. Baïardi sur le fait des manuscrits : je n'en y opposerai plus ; mais je vous demanderai simplement la permission d'attester ce que j'ai touché, ce que j'ai vu, ce que j'ai lu. Est-il possible que, pour ne pas payer douze sous, vous poussiez l'injustice au point de ne vouloir pas en croire des témoins oculaires, et qui sont de bonne foi ? C'est porter l'avarice bien loin. Et comment voulez-vous, après cela, que le bref du pape fasse revenir des gens qui ont des motifs plus forts qu'une pièce de douze sous ? Je vous demande pardon de la comparaison ; je sais trop que vous n'avez pas les mêmes façons de penser, et j'espère, à mon retour, vous convaincre sur l'article des manuscrits.

cernent, publiés par ordre du roi de Naples, furent envoyés exactement à M. Barthélemy.

( *Note de l'Editeur.* )

Les fanatiques de chaque parti crient contre le bref : il est donc très-bon. J'ignore si le pape jouira long-temps de la réputation de sagesse et de modération qu'il a montrée dans cet ouvrage. Sa santé n'est point rétablie , et ceux qui l'entourent gardent si bien le secret sur son état , que je puis vous dire également qu'il est hors de danger et qu'il est très-mal. Quoi qu'il en soit, sa mort sera une perte pour la France. Il est instruit, sage, plein d'esprit et de piété, plaisant sur le tout : que faut-il de plus pour remplir dignement sa place ?

J'espère qu'on rendra justice, dans le public, à la conduite de M. l'ambassadeur. Il falloit avoir autant de ressources dans l'esprit pour venir à bout d'une pareille entreprise ; il est difficile de trouver dans un homme plus de talens, d'agréments et de bonté. Pardonnez cet écart à ma reconnoissance : je lui ai tant d'obligations, et je l'admire avec tant de sincérité et de raisons, que

je résiste toujours avec peine au penchant que j'ai de vous en parler. Guiard lui a présenté, ces jours passés, quelques petits modèles de sa façon : la Vénus de Médicis, une copie des trois Grâces, de sa composition ; la copie des trois Grâces de la *villa* Borghèse, le cheval de Balbus d'Herculanum. Il a été loué comme il faut, non seulement par M. de Stainville, mais par madame de Stainville, qui, avec beaucoup d'esprit et toutes les qualités qui peuvent rendre une femme aimable, a le sentiment du beau, et la justesse du goût la plus décidée que je connoisse. Guiard étoit hors de lui-même. M. l'ambassadeur lui a demandé son cheval ; on le jette actuellement en fonte. Guiard disoit à l'ambassadrice : « Madame, vous me mettez le feu dans le corps ». Il peut compter à l'avenir sur leur protection, s'il en a besoin : ils l'ont accordée à son cousin Dubuisson. Les générosités

de M. l'ambassadeur l'entretiennent à Rome ; il lui a commandé des ouvrages , uniquement pour l'encourager au travail : il a fait la même chose à l'égard d'autres artistes. Il est impossible d'avoir des talens , sans avoir droit à ses bontés. Je fais insensiblement un panégyrique ; mais vous savez qu'il faut que je dise du bien de ceux qui le méritent , et , d'ailleurs , en particulier des arts. Cette lettre est déjà bien longue : je la trouve très-courte. J'ai le visage couvert d'emplâtres. Des chevaux qui ont pris le mors aux dents , une glace pulvérisée , qui se trouve fendue en plusieurs endroits ; plusieurs blessures au visage : voilà ce qui m'est arrivé il y a deux jours. Je devois y perdre un œil , et peut-être la vie : j'en serai quitte pour quelques cicatrices qui me donneront l'air d'un antiquaire qui s'est trouvé dans la mêlée. Adieu , mon cher comte ; aimez toujours un peu votre monstre ,

( 111 )

qui, je vous assure, supporte cet accident avec beaucoup de sang-froid.

A propos, je vous souhaite une bonne année.

---

## LETTRE XL.

A Rome , ce 22 décembre 1756.

J'AI vu ce matin , mon cher comte , jeter en fonte le petit cheval de Balbus , que Guiard a copié pour M. l'ambassadeur. Il est venu à merveille ; il n'est plus question que de le dresser sur ses jambes , et de lui dire de marcher : il obéira , car il est vivant. Je vous prie de ne point parler de ce petit ouvrage : vous savez la dépendance où sont les élèves , et vous savez mieux que moi ce qu'il faut ménager. Guiard est enchanté des éloges qu'on lui donne et qui ne le gâtent pas. Il écrit actuellement sur ma table , et peut-être vous parle-t-il de moi dans le même temps que je vous parle de lui.

J'ai vu un architecte nommé Maclaurin , dont je sais qu'on vous a mon-

tré des dessins : j'ignore ce que vous en avez pensé. J'ai eu plusieurs conversations avec lui, dont j'ai été satisfait : c'est un Égyptien, et sa tête est pleine de pyramides. Il étudie son art avec de grandes vues, et une sorte de culte pour les anciens. C'est un homme dont il seroit possible de tirer parti pour quelque expédition ; il est sage, modeste, studieux, et travaille à sa réputation en silence : son souvenir me rappelle celui de Piranèse. Je suis bien aise que vous soyiez content de l'ouvrage en général : je ne connois pas l'auteur du Commentaire, qui me paroît n'avoir fait qu'une compilation : je l'ai parcouru : j'étois apparemment tombé dans un endroit foible, car il m'a paru ne penser que d'après les autres. Une raison peut me rendre plus difficile : depuis un an j'ai lu bien des livres sur toutes ces misères ; je voulois dire sur ces matières. Cependant je ne révoque pas absolument la première expression : la plupart de ces

recherches sont frivoles, et n'aboutissent qu'à de nouveaux doutes. J'ai parlé à Giraldi pour ces verres dont on vous a donné la note : il les cherchera. J'en ai acquis une petite boîte où il y a des choses singulières, entr'autres de ces pâtes dont on se servoit pour les mosaïques : c'est une petite table d'un demi-pied en carré ; elle est singulière.

Tout ce que je puis vous dire sur mon retour, c'est que je voudrois être à Paris sans avoir la peine d'y aller. Je comptois voir un conclave ; mais on n'entend plus rien à la maladie du pape : il est si bien, il est si mal, qu'il ne faudroit point être surpris d'apprendre sa mort dans quelques jours, ou de le voir vivre encore quelques années. Il reçut tous ses sacremens la semaine dernière, et l'on prépara tout pour ses funérailles et pour le conclave : le lendemain il étoit mieux, et l'on prépara les théâtres pour ce carnaval. Lundi il y eut de la fièvre, on continua à travailler au conclave ; hier

la fièvre cessa , on fit une répétition de l'opéra ; aujourd'hui , les nouvelles étant incertaines , on travaille à la fois pour ces deux genres de spectacles. Pour moi , je pense que son état n'est pas si dangereux qu'on le dit , et qu'en supposant même un ulcère dans la vessie , comme on le prétend , il peut traîner encore quelques mois.

Mais qu'est-ce que tout cela vous fait , mon cher comte ? vous aimeriez mieux une petite figure égyptienne. Je voudrois bien vous en trouver : je pense souvent à vous dans mes courses. On ne découvre rien , ou bien on met un prix ridicule à ce qu'on possède. Je ramasse des notes chemin faisant ; il n'y a pas de jour que je n'écrive quelque chose. J'aurai bientôt vu tous les cabinets de médailles : ils ne sont pas nombreux ; la difficulté est d'avoir la permission de les examiner à loisir. Le P. Pacciandi , qui a dîné ici , m'a chargé de vous présenter ses respects ; il brûle d'envie d'a-

voir votre second volume. Je voudrois lui en faire la galanterie, ou que vous enussiez la bonté de le lui faire tenir. Il suffit de l'envoyer à M. Corbie, qui demeure à Paris, chez M. de Stainville, rue de Richelieu : une enveloppe au P. Pacciaudi; M. Corbie mettra la seconde, ou à M. l'ambassadeur, ou à M. Boyer, et trouvera quelque moyen de les faire tenir ici. Vous devriez aussi en envoyer un exemplaire au cardinal Passionei, à qui il revient de droit, comme académicien libre: il suffiroit de l'adresser à monsignor Passionei, vice-légat d'Avignon. Adieu, mon cher comte. Je ne vous dis rien sur la nouvelle année, parce que mes sentimens vous sont connus. *Baccio le mani* à madame de Boze.

Mon accident n'a eu aucune mauvaise suite; il ne m'en reste que des marques glorieuses, par l'objet qui a occasionné mon accident.

## LETTRE XLI.

A Rome , ce 25 décembre 1756.

LE P. Pacciandi m'a remis , ces jours passés , mon cher comte , quelques antiques de bronze , nouvellement découvertes à Ripa-Transone : il y en a de précieuses ; et jointes à celles qu'il m'avoit données auparavant , et à d'autres que j'ai eues de différens côtés , elles formeront une petite boîte. Il n'est pas question d'argent avec le P. Pacciandi ; il nous les donne , parce qu'on les lui a données. Je lui ai envoyé votre lettre , et il vient de me faire remettre sa réponse ; la vôtre étoit fort honnête : je vous en remercie. Il mérite votre estime , et d'être distingué de la foule des érudits et des simples connoisseurs.

Je vous ai ramassé une assez grande quantité de fragmens de pâte ou verre

antique : j'en ai de très-singuliers, surtout dans le goût de ceux que vous avez fait graver. Je suis principalement content d'une petite boule de couleur jaune pâle, avec des faisceaux d'émail blanc rangés intérieurement et perpendiculairement autour de la circonférence. J'aime encore un grand morceau de pâte de couleur rouge, dont on se servoit pour faire les mosaïques. J'espère que vous ne m'accuserez plus de ne vous rien envoyer.

Je ne suis pas surpris que la lettre du pape ait fait des mécontents : elle est trop modérée pour l'un et l'autre parti ; on en sentira la sagesse lorsque la fougue des préventions se sera dissipée. Je ne suis point ultramontain : je tâche simplement d'être raisonnable.

Je vous fais mon compliment sur tant d'ouvrages que vous faites. Que j'envie votre bonheur ! Je ne puis plus écrire quatre mots de suite ; il me semble que je ne puis rien faire de bien. J'ai voulu

plusieurs fois ébaucher un mémoire ; les idées ne manquent pas , elles ne sont que trop abondantes : la difficulté est de les placer et de leur donner ce *lucidus ordo* d'Horace.

Je voudrois vous proposer deux nouveaux correspondans pour l'académie , et je vous prie de le demander vous-même. Ne vous effrayez pas ; connoissez le mérite des sujets , et jugez ensuite. Le premier a voyagé en Egypte , où il a vu de grosses montagnes de pierre terminées en pointe , que les Francs appellent des *pyramides*. Il a vu aussi les ruines de Palmyre , et joint à toutes ces qualités celle d'être l'hermite du Colisée. Il y est établi ; il y a une petite chapelle , et on peut le regarder comme le garde de ce monument. Le second est un paysan de Frescati , qui connoît les antiquités des environs , qui m'a servi de *cicerone* , et qui prépare un abrégé de l'histoire de sa patrie , en deux ou trois volumes in-12. Je ne doute pas que ces choix ne

soient du goût de l'académie: je connois à présent ce goût, et je ris bien lorsque je pense que j'ai eu tant de peur pour Gori et Mazzochi. Adieu, mon cher comte; je me rappellerai toute ma vie ce que disoit Marcel, qu'il n'y avoit qu'en France qu'on sait danser, mais qu'en revanche tout le reste va bien mal. Quand recevrez-vous l'année merveilleuse? Heureusement tout cela ne nous fait aucun tort dans ce pays-ci, où nous ne sommes connus que sous le nom de l'*académie des sciences*.

Je continue toujours mes recherches; je vois, je revois, je note, j'interroge, j'écris : matière informe, dont je tâcherai de tirer quelque parole dans la suite.

Le pape paroît fort bien rétabli. Je vous embrasse un million de fois. *Addio*.

---

LETTRE XLII.

A Rome, ce 6 janvier 1757.

**J**E n'ai que le temps de vous prier, mon cher comte, de vouloir bien envoyer ce paquet à M. Mariette; il vient de M. Bottari, et contient quelques planches du *Musæum Capitolinum*, qu'il avoit demandées (1). Je vous écrirai plus au long une autre fois. Je vous embrasse.

(1) M. l'abbé Barthélemy a fait, à la marge de chaque page de ce *Musæum*, des notes dont la connoissance seroit sans doute bien utile aux artistes et aux amateurs. Il est à désirer que sa famille mette au jour ces observations d'un savant qui avoit un goût si sûr, une critique si éclairée et si impartiale. (*Note de l'Editeur.*)

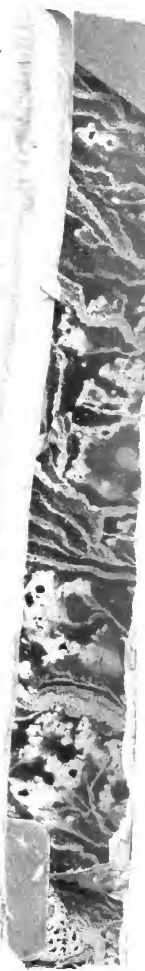
## LETTRE XLIII.

A Rome, ce 19 janvier 1757.

QUEL malheur, mon cher comte, venons-nous d'apprendre ! J'en suis pénétré d'horreur ; nous ne cessons depuis deux jours de nous en affliger. Les Italiens même en ont été vivement touchés ; madame de Stainville en a été malade, M. l'ambassadeur dans le plus grand accablement et la douleur la plus vive que j'aie jamais vue. Tous les Français qui sont à Rome fondoient en larmes. Nous sommes à présent dans l'inquiétude pour les suites : les lettres du 7 nous annonçoient que la plaie n'étoit pas mortelle ; mais jusqu'à l'entière guérison on craint toujours. On se glorifie du siècle où nous vivons ; cependant, si l'on se rappelle ce qui s'est passé en peu d'années en Suède, en Amérique, en

Saxe, on trouvera qu'il n'y en eut jamais de plus barbare; mais que cette barbarie se trouve au milieu d'une nation qui adore ses rois, c'est le comble de la surprise et de la douleur! Je m'arrête long-temps sur ce sujet, parce que je connois et que je partage vos sentimens.

Il pleut ici depuis deux mois : les chemins sont impraticables ; et si ce temps continue, je ne sais quand je pourrai partir : j'en suis inconsolable. Je voudrois être à Paris, et ce désir commence à me rendre mon séjour ici plus ennuyeux : je le mets cependant à profit. Je continue mes recherches ; elles se multiplient dans le moment où je crois avoir tout fini. Il est impossible d'épuiser Rome ; il faudroit aller de maison en maison, et fureter de la cave au grenier. Je fais aussi de temps en temps des acquisitions : j'espère qu'on sera content de mon travail, et vous aussi, mon cher comte. Je fais dessiner des figures et des



bas-reliefs qui n'ont pas été donnés : tout cela me ruine ; mais je le suis déjà ; et comment résister à la tentation ?

Adieu, mon cher comte ; vous verrez cet été deux architectes de l'académie , Moreau et Doilly , qui ont fait un travail admirable sur les thermes de Dioclétien. Ils ont quarante dessins , d'une exactitude singulière, suivant le modèle de Desgodets , c'est-à-dire dans son goût. Voilà un ouvrage qui peut faire honneur à la France.

Le P. Corsini publiera , un de ces jours , une dissertation sur une médaille d'un roi parthe , que j'ai acquise pour le cabinet, et que je lui ai communiquée. J'aurois pu m'en réserver la fleur ; mais je n'ai pu apprendre des Italiens le plaisir qu'il y avoit à refuser, et certainement je ne l'apprendrai jamais de vous. *Addio, baccio le mani.*

## LETTRE XLIV.

A Rome, ce 25 janvier 1757.

M. DE STAINVILLE est parti le 23 de ce mois, mon cher comte; il a profité de son congé pour aller faire sa cour au roi dans les circonstances présentes, et pour terminer quelques affaires qui le demandoient à Paris; son départ a été fort précipité, et son voyage le sera aussi. Ces motifs l'ont engagé à laisser ici madame l'ambassadrice presque toute seule. J'ai cru ne devoir pas l'abandonner si tôt à une entière solitude : je devois cette attention aux bontés qu'ils ont eues pour moi et à l'attachement que j'ai pour eux. Le voyage de M. de Stainville durera deux mois. A son retour, je prendrai mon parti, et j'irai enfin à Venise, et delà à Paris, où je voudrois être depuis long-temps.

J'ai vu ce matin quelque chose qui vous fera plaisir : ce sont les thermes de Dioclétien, dessinés non seulement dans leur total, mais dans les moindres parties. Moreau et Doilly, deux architectes de l'académie, ont passé un temps considérable à cet ouvrage : ils ont consulté les auteurs qui les ont précédés ; et profitant de tous les indices qu'ils ont trouvés sur les lieux, après les plus pénibles recherches, ils se sont trouvés en état de rétablir presque entièrement cet immense édifice. Ils sont entrés dans les souterrains, ont grimpé sur les toits, ont fouillé dans la terre, autant que leurs facultés ont pu le leur permettre, et ils me paroissent avoir renouvelé cette méthode sage et exacte que l'on admire en Desgodets. L'ouvrage contient plus de trente dessins ; il y auroit de quoi en composer un volume.

Leur intention étoit de faire le même travail pour les thermes de Caracalla. Ils en ont levé le plan, mais ils n'ont

pas eu le temps d'en suivre les détails.

Ces deux architectes avoient travaillé l'un et l'autre pour le prix de l'académie. L'un d'eux le remporta ; et ne voulant pas se séparer de son ami , il demanda de partager avec lui le temps de son séjour à Rome. Arrivés ici , ils n'ont cessé d'étudier les monumens des anciens : tous deux laborieux , intelligens , sans intrigue et sans jalousie , ils pouvoient donner un supplément à l'ouvrage de Desgodets , si M. de Marigni avoit eu la bonté de leur donner les trois ans entiers comme aux autres. Mais , après un an et demi de séjour et de travail utile , ils n'ont pu obtenir cette grâce , et se trouvent forcés d'abandonner des études qui pouvoient faire plus d'honneur à l'académie de France , que tant d'ébauches imparfaites qu'on envoie d'ici à Paris , et que tant de talens mal décidés qu'on envoie de Paris à Rome.

M. de Marigni s'en est tenu sans

doute à la règle générale, et on ne sauroit l'en blâmer ; cependant il est des occasions où la règle doit fléchir , et je suis persuadé que , si on avoit bien informé M. de Marigni des talens de ces architectes , il les auroit plus longtemps laissés à Rome. Je ne vous en ai jamais écrit , mon cher comte , parce que ces sortes d'affaires ne me regardent point. Je vous écris à présent, parce qu'étant sur le point de leur départ, on ne peut me soupçonner de faire la moindre démarche en leur faveur ; d'ailleurs, ils ne m'en ont jamais prié, et je leur rends ici gratuitement la justice d'avoir été plusieurs fois témoin de leur application et de leur exactitude , les ayant souvent trouvés aux Chartreux, se donnant des peines infinies , sans autre espérance que le plaisir de remplir leur devoir et de s'instruire. En voilà bien assez sur cet article ; il s'est accru sous ma plume et presque à mon insu. Vous verrez dans quelques mois les dessins à

Paris, et je souhaite que vous en soyez aussi content que l'a été Piranèse, qui les a examinés avec soin, et loués de même.

Adieu, mon cher comte ; donnez-moi de vos nouvelles, et soyez persuadé de mon attachement inviolable.

---

## LETTRE XLV.

A Rome , ce 2 février 1757.

LE pauvre Gori est mort , mon cher comte : j'en suis fâché ; c'étoit le meilleur homme du monde , et qui joignoit à une ardeur infatigable , les qualités essentielles du cœur. Il avoit été fort sensible à la grâce que lui avoit accordée l'académie ; il m'en parla dans les termes les plus convenables ; dans mon dernier voyage à Florence , et il comptoit lui en témoigner publiquement sa reconnoissance , en lui dédiant un des volumes de son grand *Traité des Dyptiques* , en trois volumes *in-folio*. Cet Ouvrage est presque tout imprimé ; j'ignore encore ce qu'il deviendra. Il avoit fait graver les Dyptiques de différens genres qui sont dans les cabinets : le nombre en est considérable , et sur-

passé infiniment l'idée qu'on en a pour l'ordinaire.

Gori laisse une assez belle bibliothèque, et une petite collection de bronzes et de pierres. Je voulois prendre celle qui représente un Génie, et qui semble établir encore mieux la communication du goût égyptien à l'étrusque ; mais il en demandoit 130 liv., et ce prix me paroissoit exorbitant. Je vais écrire néanmoins à Florence, pour savoir ce que tout cela deviendra : le baron de Stosch ne négligera pas l'occasion.

Gori méritoit sans doute la correspondance de l'académie, et m'avoit promis, outre l'hommage qu'il lui auroit rendu publiquement, de lui envoyer de temps en temps quelques Mémoires. L'académie peut réparer cette perte : quoiqu'elle ne soit pas dans l'usage de remplir les places vacantes des correspondans, elle en a néanmoins le droit, et il me semble qu'il est de son intérêt de s'en servir à propos.

Je proposerois volontiers le P. Paciaudi , qui souhaite ardemment de nous appartenir par quelque titre : c'est un homme dont vous connoissez le mérite, et dont la réputation est généralement établie dans ce pays-ci. Je vous envoie la note de ses ouvrages , que M. Mariette m'avoit demandée: je les ai presque tous lus , et je vous assure qu'il n'en est aucun où il n'y ait beaucoup à profiter. Je ne crois pas me tromper dans ce jugement , et je pense du moins que peu de gens de lettres méritent autant que lui la correspondance. Si vous voyez jour à l'obtenir , je vous prie instamment de la demander avec ce zèle qui assure le succès ; vous m'obligerez personnellement , et j'espère que vous rendrez service à l'académie non moins qu'à mon ami. Adieu, mon cher comte ; soyez persuadé que personne ne vous est plus attaché que moi.

*NOTE des Ouvrages du P. PACCIAUDI ,  
annoncée dans cette Lettre.*

1. Delle antichità di Ripa-Transone,  
o sia dell'antica Cupra; *in-8°.*  
*Venezia, 1743.*
2. Spiegatione di una antica lapide;  
*in-12. Venezia, 1746.*
3. Dissertazione sopra una statua di  
Mercurio, etc., *in-4°.* *Napoli,*  
*1747.*
4. Osservazioni sopra alcune singolari  
e strane Medaglie; *in-4°.* *Napoli,*  
*1748.*
5. Medaglie rappresentanti i piu il-  
lustri avvenimenti del magistero  
del grand'maestro di Malta Pin-  
to; *in-folio.* *Napoli, 1749.*
6. De antiquis Crucibus, sacrisque  
Monumentis . quæ Ravennæ  
sunt; *in-8°.* *Florentiæ, 1750.*

7. De sacris Christianorum Balneis ;  
*in-4<sup>o</sup>. Venetiis , 1750.*
8. De rebus gestis Sebastiani Paulii ;  
*in-4<sup>o</sup>. Napoli , 1752 ; deinde Romæ , 1753.*
9. Diatribe , quâ Græci Anaglyphi  
interpretatio traditur ; *in-4<sup>o</sup>. Romæ , 1751.*
10. De Umbellæ gestatione ; *in-4<sup>o</sup>. Romæ , 1752.*
11. De Benevento Cereris Augustæ  
mensore , *in-4<sup>o</sup>. Romæ , 1753.*
12. Antiquitates christianæ ; *in-4<sup>o</sup>. Romæ , 1755.*
13. Puteus sacer agri Bononiensis ;  
*in-4<sup>o</sup>. Romæ , 1756.*
14. De Athletarum Cubistesi ; *in-4<sup>o</sup>. Romæ , 1756.*
15. De Nummo Triumviri M. Antonii  
LEG. XXX ; *in-4<sup>o</sup>. Romæ , in  
Diario Litteratorum.*
16. Anaglyphum Peloponnese Com-  
mentario explicatum ; *in-4<sup>o</sup>. Romæ , sub Prælo.*

## LETTRE XLVI.

A Rome, ce 22 février 1757.

**J**E suis bien fâché, mon cher comte , des changemens arrivés. J'étois fort content de mon ministre : il avoit bien des bontés pour moi, et me témoignoit assez de confiance : d'ailleurs , ce voyage avoit été entrepris par ses ordres , et j'aurois pu me flatter d'un succès avec lui. Tout est changé ; je ne connois point son successeur. Je lui écris par cet ordinaire. Comme je ne demande rien , j'espère que ma lettre ne lui paroîtra pas importune. La seule chose que j'appréhende , c'est qu'il ne s'intéresse pas autant au cabinet que son prédécesseur. Avec ce dernier , M. de Vaux ne seroit pas mort impunément. Je prévois ce que deviendront ses médailles :

elles seront vendues avant que j'arrive, et le cabinet du roi n'aura rien.

Je n'ai point cédé au P. Corsini la médaille du roi parthe ; je lui ai simplement permis de la faire dessiner pour une dissertation particulière. J'ai eu deux raisons qui serviront de réponse aux reproches que vous m'en faites : la première, c'est que je ne puis trop donner de célébrité aux médailles que j'acquiers ; la seconde, que la médaille en question présente des difficultés considérables dans la façon de la lire, et que j'ai été bien aise qu'un homme de réputation s'y plongeât tout entier. Peut-être que ces antiquaires qui écrivent toujours, et sur tout, la liront d'une autre manière, et nous rirons : je n'en ferai pas de même du cachet que vous m'avez envoyé. Comme je n'ai reçu qu'aujourd'hui votre lettre, je n'ai pas eu le temps de l'examiner avec attention ; je me rappelle pourtant l'avoir vu quelque part gravé, je ne sais où. Si je retrouve l'endroit, je vous l'enverrai.

Je suis charmé que les deux bas-reliefs du Capitole vous aient affecté; ils sont bien beaux, celui de la Muse surtout est délicieux pour la composition; c'est un petit poème de Moschus, je veux dire, dans son goût. Je l'ai revu aujourd'hui avec un plaisir infini.

Greuze nous a apporté un tableau surprenant pour la couleur. C'est un Portugais déguisé en marchand d'allumettes, qui veut s'introduire dans une maison pour voir une jeune demoiselle. La servante soupçonne quelque fourberie, tire son manteau et découvre l'ordre de Christ ( que Greuze appelle sa *dignité* ). Le Portugais est confus, et la fille qui est présente se moque de lui à la napolitaine, c'est-à-dire en mettant ses doigts sous son menton. C'étoit pour mettre en valeur ce geste qui est très-joli, que Greuze a fait son tableau. Je ne suis pas tout à fait content des caractères et des expressions de tête; il falloit à ce geste malin, une tête jolie,

et Greuze en a fait une admirable, mais qui n'est que belle ; elle n'est pas assez vivé , assez fine. Dans un tableau d'histoire , ce seroit la plus belle créature du monde. Le Portugais ressemble trop , pour le visage , au marchand d'allumettes , et le geste de la fille n'est pas assez sensible ; mais le peintre s'est surpassé , ce me semble , dans le coloris et la distribution des lumières. Vous en jugerez mieux que moi , et peut-être trouverez-vous précisément le contraire de ce que je vous marque ici.

Je ne vous dis plus rien du pape ; il se couche ; il est bien ou mal ; on n'en parle plus ; ce qui est sûr , c'est qu'il ne peut guérir. Les sirocs continuels que nous avons essuyés lui ont été favorables. La semaine dernière deux ou trois jours de tramontane le mirent à l'extrémité : les jambes et les pieds sont presque sans sentiment. Dans bien des choses, il me retrace notre pauvre ami M. de Boze.

Il n'est pas bien difficile de prévoir que la place de M. le marquis d'Argenson sera pour M. de Saint-Florentin; la chose va d'elle-même.

Je ne puis vous rien dire encore de mon départ : mais je me prépare tout de bon ; je vous en dirai davantage une autre fois. Ayez la bonté de m'écrire toujours à Rome. Adieu , mon cher comte ; personne ne vous est plus sincèrement attaché que moi.

---



## L E T T R E   X L V I I .

A Rome , ce 9 mars 1757.

**J'**APPRENDS , mon cher comte , que vous avez éprouvé une vive attaque de goutte ; j'en suis fâché. Vous ne m'en avez rien dit ; cependant je m'intéresse vivement à votre santé. Je ne prends pas moins de part à vos travaux. J'ai parcouru avec plaisir les deux livres que vous avez envoyés au P. Pacciaudi ; je n'ai pas eu le temps de les lire , il a fallu les lui remettre sur-le-champ ; et comme , suivant un usage établi dans la communauté , il est entré en retraite , il s'y est enseveli avec eux ; et j'imagine qu'il médite quelquefois sur une figure égyptienne ou étrusque.

Ce seroit une belle découverte que l'explication de la Table Isiaque ; ceux

qui l'ont tentée jusqu'aujourd'hui nous  
ont ennuyés savamment :

Et tous les dits et les redits  
De ces vieux rêveurs de jadis,  
Ne sont que contes d'Amadis.

Je suis ravi aussi que vous trouviez tant  
d'antiquités, où les autres ne voyoient  
qu'un étang ; il est bon quelquefois de  
pêcher en eau trouble ; c'est ce qui n'ar-  
rivera pas , si l'académie accepte la  
correspondance du P. Pacciaudi. Vous  
y apportez des ménagemens qui sont  
l'effet de votre prudence ; mais je vous  
avoue que je n'en serois pas capable ,  
et qu'à mon retour à Paris , si quelque  
Italien de beaucoup de mérite s'adresse  
à moi, j'irai tout bonnement et tout de  
suite le proposer à l'académie : il me  
semble qu'on travaille pour elle lors-  
qu'on fait de pareils choix.

Vous vous plaignez de ce que je ne  
vous ai rien envoyé jusqu'à présent :  
mais la boîte de Giraldi , est-ce de lui

que vous la tenez ? Il m'a fallu passer chez lui plusieurs fois , chercher ce qui pouvoit vous convenir , etc. J'ai d'autres choses que je porterai avec moi ou que j'enverrai avec mes caisses ; et puis il est difficile de trouver ce qu'on souhaite. Je cours l'autre jour pour avoir une douzaine de petites figures de terre cuite , vilaines et mal conservées. On m'en a demandé six sequins ; devois-je les prendre ? Il faudroit aller à la place Navone : outre que je n'en ai pas le temps , les paysans ne sont pas assez sots aujourd'hui pour porter en cet endroit ce qu'ils découvrent : ils ont leurs marchands qui leur en donnent peu de chose , et le vendent ensuite énormément.

J'aurois été trop heureux de servir en quelque chose M. l'abbé de Malherbe que je considère infiniment ; mais je n'ai fait que bourdonner autour du coche. M. de Stainville avoit fortement recommandé cette affaire à M<sup>me</sup> l'am-

bassadrice et à M. Boyer : elle est entraîné ; et tout ce que je puis , c'est de demander à tout moment si elle est finie.

Je ne verrai point le conclave ; le pape est assez bien , et j'attends le retour de M. de Stainville pour partir et me rendre à Venise. Je vous remercie de l'intérêt que vous avez pris à moi dans ce changement de ministère : je crois n'avoir rien à craindre , puisque j'ai fait de mon mieux. Je n'ai pas beaucoup à espérer : ainsi je dois être tranquille à cet égard , et je le suis. Mais je le serai beaucoup plus lorsque je verrai mon cher cabinet , et que , délivré de toutes ces courses , je pourrai m'y enterrer et travailler en paix et en silence.

Adieu , mon cher comte ; vous ne sauriez croire à quel point je désire de vous revoir.

Je vous prie de me donner des nouvelles de M. de Bougainville à qui j'ai

écrit , de lui faire mes complimens ,  
ainsi qu'à MM. Caperonnier , Gibert ,  
Lablèterie , et tous nos confrères , à  
l'exception d'un seul.

---

LETTRE XLVIII.

A Rome, ce 16 mars 1757.

**J**E ne savois pas, mon cher comte, que M. de Stainville eût résolu de demander pour moi une prolongation de congé. Je l'avois prié, en partant, de faire agréer à mon ancien ministre le séjour que j'avois fait à Rome; la chose alloit d'elle-même, et c'étoit une occasion pour rendre à mon supérieur un témoignage de mes occupations. Ses bontés pour moi l'engagent à aller plus loin : j'y suis on ne peut pas plus sensible ; mais je ne prévois pas que j'en puisse profiter. La vie que je mène ici, toute agréable qu'elle est, me rappelle à mes travaux ordinaires. Ce n'est pas que je pense que l'académie dût se formaliser d'une longue absence, autorisée par les ordres du roi, et qu'elle

pût jamais oublier les exemples de M. Vaillant, de l'abbé Fourmont, etc. Mais j'ai envie de m'enfermer tout en vie, et de ne sortir de ma retraite qu'avec quelque gros ouvrage : je tiendrai parole à mon retour, je vous en assure.

Tous les antiquaires de l'Europe arrivent ; nous sommes inondés de brochures sur les médailles et inscriptions, par des gens qui n'ont que des connoissances superficielles, et qui se font un nom. Je suivrai leur exemple ; et malheur à mon libraire et à mes lecteurs, si j'en trouve ! On a découvert, ces jours passés, un petit tombeau de marbre, dans lequel étoient rangées douze figures de terre cuite, autour des cendres, avec quelques fioles de verre, des anneaux d'or, etc. J'ai soupçonné de la friponnerie ; mais on m'a juré le fait. J'ai voulu, en conséquence, avoir les figures. Savez-vous ce qu'on en a demandé ? un demi-sequin de la pièce. Je me plains par hasard et historiquement de

ce prix , en présence de madame de Stainville , et je trouvai le lendemain les douze figures sur ma table , sans savoir d'où elles venoient. Voilà les tours qu'elle ne cesse de jouer à tout le monde ; on ne peut être fâché de rien. J'ai remercié , grondé , et fait emballer les figures ; elles partiront un de ces jours dans une grosse caisse de livres , avec des verres antiques et des bronzes : tout cela nous amusera.

M. l'abbé de Malherbe a obtenu ce qu'il souhaitoit , pour dix ans : c'est encore madame de Stainville qui a fait cela.

- Vous savez quel attique de l'intérieur du Panthéon étoit toute revêtue de marbres ; comme ils ne se raccordoient plus avec la coupole qu'on a reblanchie , on a pris le parti de les ôter. On agrandit aussi les fenêtres qui y sont : les matons qu'on ôte , ont des inscriptions que j'ai copiées.

- On a découvert le tombeau de la

famille Tuccia, mais on n'a encore  
 que l'inscription et des ruines. On con-  
 tinue à fouiller; et si l'on trouve un  
*colombarium* et l'urne de la fameuse  
 Vestale, on fera beau bruit. Le jargon  
 des antiquaires de ce pays-ci est étrange;  
 tout est *bello, bellissimo, stupendissimo*.  
 Je n'ai pas trop lieu d'en être content.  
 Ils m'ont croisé dans mes acquisitions  
 le plus qu'ils ont pu; et je n'aurois rien  
 eu, si heureusement je n'eusse trouvé  
 des choses qu'ils ne connoissent pas. Je  
 ne mets pas dans ce nombre les PP.  
 Corcini, Pacciandi, et M. Bottari; ces  
 trois sont aussi polis qu'éclairés, et je  
 me suis trouvé très-bien de leur com-  
 merce. Je vous remercie de ce que vous  
 avez fait pour le second; il en est pénétré  
 de joie et de reconnoissance. Ce choix  
 fera connoître notre académie, dont,  
 entre nous, on ne connoît guère les  
 Mémoires à Rome, et que plusieurs  
 littérateurs confondent avec l'académie  
 des sciences. J'ai trouvé le même pré-  
 jugé à Naples: ne le dites pas.

A propos d'académie, je ne doute pas que la dédicace de Gori n'ait lieu : je l'ai vue imprimée, et je ne vois point de raison pour la supprimer. A l'égard des antiques, je ne connois personne à Florence en état d'examiner les pièces qui ont été expliquées par Gori, et celles qui ne l'ont pas été. Il n'est pas facile de feuilleter cette énorme quantité de livres que le pauvre Gori a publiés. Mais consolez-vous, les Toscans ne laisseront sortir ces guenilles qu'à un prix révoltant. Ah ! quel pays, mon cher comte ! tout y est *stupendissimo*, jusqu'à leurs prétentions.

Je connois à présent assez bien ma ville de Rome. Que ne suis-je riche ! j'aurois fait dessiner plusieurs monumens qui ne l'ont jamais été, et donné le plus joli recueil du monde. J'ai voulu m'y jouer, et je me suis vu sur le point d'être débanqué. Les ouvriers vendent leur paresse bien cher ; il viendra quelqu'un de plus opulent, qui fera ce que

j'avois projeté. Je m'étois livré à un enchaînement d'idées qui me paroissoit assez bon : il faut tout abandonner ; il me restera des ressouvenirs agréables , mais ils le seront moins par l'impossibilité de les retracer aux yeux.

Adieu , mon cher comte ; je vous prie de faire tenir ces deux lettres à M. Mariette : je vous embrasse un million de fois.

---

Tout porte à présumer que c'est de l'époque à laquelle M. Barthélemy écrivit cette lettre ; que date la résolution irrévocable du grand ouvrage d'*Anacharsis* ; il nous a donné le secret de sa première pensée à cet égard , dans ses Mémoires sur sa vie. Ce passage offre un des morceaux les plus intéressans concernant l'état de l'Italie , à l'une des époques les plus mémorables. Ce tableau ne sauroit être assez connu.

« Le hasard , dit-il , m'inspira l'idée du *Voyage d'Anacharsis*. J'étois en Ita-

lie en 1755, moins attentif à l'état actuel des villes que je parcourois , qu'à leur ancienne splendeur. Je remontois naturellement au siècle où elles se disputoient la gloire de fixer dans leur sein les sciences et les arts ; et je pensois que la relation d'un voyage entrepris dans ce pays vers le temps de Léon X , et prolongé pendant un certain nombre d'années , présenteroit un des plus intéressans et des plus utiles spectacles pour l'histoire de l'esprit humain. On peut s'en convaincre par cette esquisse légère. Un Français passe les Alpes : il voit à Pavie Jérôme Cardan , qui a écrit sur presque tous les sujets, et dont les ouvrages contiennent dix volumes *in-folio*. A Parme , il voit le Corrège peignant à fresque le dôme de la cathédrale ; à Mantoue , le comte Balthazar Castillon , auteur de l'excellent ouvrage intitulé : Le Courtisan , *Il Cortigiano* ; à Vérone , Fracastor , médecin , philosophe , astronome , ma-

thématicien , littérateur , cosmographe , célèbre sous tous les rapports , mais surtout comme poète ; car la plupart des écrivains cherchoient alors à se distinguer dans tous les genres , et c'est ce qui doit arriver , lorsque les lettres s'introduisent dans un pays. A Padoue , il assiste aux leçons de Philippe Dèce , professeur en droit , renommé par la supériorité de ses talens et de ses lumières : cette ville étoit dans la dépendance de Venise. Louis XII , s'étant emparé du Milanez , voulut en illustrer la capitale , en y établissant Dèce ; il le fit demander à la république qui le refusa long-temps. Les négociations continuèrent , et l'on vit le moment où ces deux puissances alloient en venir aux mains pour la possession d'un jurisconsulte.

» Notre voyageur voit à Venise Daniel Barbaro , héritier d'un nom très-heureux pour les lettres , et dont il a soutenu l'éclat par des commentaires sur la rhétorique d'Aristote , par une tra-

duction de Vitruve , par un traité sur la Perspective ; Paul Manuce , qui exerça l'imprimerie , et qui cultiva les lettres avec le même succès que son père , Alde Manuce. Il trouve chez Paul toutes les éditions des anciens auteurs grecs et latins , nouvellement sorties des plus fameuses presses d'Italie , entr'autres celles de Cicéron en quatre volumes *in-folio* , publiée à Milan en 1499 , et le Psautier en quatre langues , hébreux , grec , chaldéen et arabe , imprimé à Gênes en 1516.

» Il voit à Ferrare , l'Arioste : à Bologne , six cents écoliers assidus aux leçons de jurisprudence que donnoit le professeur Ricini , et de ce nombre , Alciat qui , bientôt après , en rassembla huit cents , et qui effaça la gloire de Barthole et d'Accurse : à Florence , Machiavel , les historiens Guichardin et Paul Joye , une université florissante , et cette maison de Médicis , auparavant bornée aux opérations du commerce ,

alors souveraine et alliée à plusieurs maisons royales ; qui montra de grandes vertus dans son premier état , de grands vices dans le second , et qui fut toujours célèbre , parce qu'elle s'intéressa toujours aux lettres et aux arts : à Sienné , Mathiole travaillant à son Commentaire sur Dioscoride : à Rome , Michel-Ange élevant la coupole de Saint-Pierre , Raphaël peignant les galeries du Vatican , Sadolet et Bembe , depuis cardinaux , remplissant alors auprès de Léon X la place de secrétaires ; le Trissin donnant la première représentation de sa Sophonisbe , première tragédie composée par un moderne ; Béroald , bibliothécaire du Vatican , s'occupant à publier les Annales de Tacite qu'on venoit de découvrir en Westphalie , et que Léon X avoit acquises pour la somme de cinq cents ducats d'or ; le même pape proposant des places aux savans de toutes les nations , qui viendroient résider dans ses états , et des

récompenses distinguées à ceux qui lui apporteroient des manuscrits inconnus.

» A Naples , il trouve Talésio travaillant à reproduire le système de Parménide , et qui , suivant Bacon , fut le premier restaurateur de la philosophie : il trouve aussi ce Jordan Bruno , que la nature sembloit avoir choisi pour son interprète , mais à qui , en lui donnant un très-beau génie , elle refusa le talent de se gouverner.

» Jusqu'ici notre voyageur s'est borné à traverser rapidement l'Italie , d'une extrémité à l'autre , marchant toujours entre des prodiges , je veux dire , entre de grands monumens et de grands hommes , toujours saisi d'une admiration qui croissoit à chaque instant. De semblables objets frapperont partout ses regards , lorsqu'il multipliera ses courses : de-là , quelle moisson de découvertes , et quelle source de réflexions sur l'origine des lumières qui

ont éclairé l'Europe ! Je me contente d'indiquer ces recherches ; cependant mon sujet m'entraîne, et exige encore quelques développemens.

» Dans les V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles de l'ère chrétienne , l'Italie fut subjuguée par les Hérules, les Goths, les Ostrogoths et d'autres peuples jusqu'alors inconnus ; dans le XV<sup>e</sup>, elle le fut, sous des auspices plus favorables, par le génie et par les talens. Ils y furent appelés, ou du moins accueillis par les maisons de Médicis, d'Est, d'Urbin, de Gonzague, par les plus petits souverains, par les diverses républiques : partout de grands hommes, les uns nés dans le pays même, les autres attirés des pays étrangers, moins par un vil intérêt que par des distinctions flatteuses ; d'autres appelés chez les nations voisines, pour y propager les lumières, pour y veiller sur l'éducation de la jeunesse, ou sur la santé des souverains.

» Partout s'organisoient des universités, des collèges, des imprimeries pour

toutes sortes de langues et de sciences, des bibliothèques sans cesse enrichies des ouvrages qu'on y publioit, et des manuscrits nouvellement apportés des pays où l'ignorance avoit conservé son empire. Les académies se multiplièrent tellement, qu'à Ferrare on en comptoit dix à douze, à Bologne environ quatorze, à Sienne seize. Elles avoient pour objet les sciences, les belles-lettres, les langues, l'histoire, les arts. Dans deux de ces académies, dont l'une étoit spécialement dévouée à Platon, et l'autre à son disciple Aristote, étoient discutées les opinions de l'ancienne philosophie, et pressenties celles de la philosophie moderne. A Bologne, ainsi qu'à Venise, une de ces sociétés veilloit sur l'imprimerie, sur la beauté du papier, la fonte des caractères, la correction des épreuves, et sur tout ce qui pouvoit contribuer à la perfection des éditions nouvelles.

» L'Italie étoit alors le pays où les

lettres avoient fait et faisoient tous les jours le plus de progrès. Ces progrès étoient l'effet de l'émulation entre les divers gouvernemens qui la partageoint, et de la nature du climat. Dans chaque Etat, les capitales, et même des villes moins considérables, étoient extrêmement avides d'instruction et de gloire : elles offroient presque toutes aux astronomes des observatoires, aux anatomistes des amphithéâtres, aux naturalistes des jardins de plantes, à tous les gens de lettres des collections de livres, de médailles et de monumens antiques; à tous les genres de connoissances, des marques éclatantes de considération, de reconnoissance et de respect.

» Quant au climat, il n'est pas rare de trouver dans cette contrée des iminations actives et fécondes, des esprits justes, profonds, propres à concevoir de grandes entreprises, capables de les méditer long-temps, et incapables de les abandonner, quand ils les ont bien

conçues. C'est à ces avantages et à ces qualités réunies , que l'Italie dut cette masse de lumières et de talens qui , en quelques années , l'éleva si fort au-dessus des autres contrées de l'Europe.

» J'ai placé l'Arioste sous le pontificat de Léon X ; j'aurois pu mettre , parmi les contemporains de ce poète , Pétrarque , quoiqu'il ait vécu environ cent cinquante ans avant lui , et le Tasse qui naquit onze ans après : le premier , parce que ce ne fut que sous Léon X que ses poésies italiennes , oubliées presque dès leur naissance , furent goûtées et obtinrent quantité d'éditions et de commentaires ; le Tasse , parce qu'il s'étoit formé en grande partie sur l'Arioste. C'est ainsi qu'on donne le nom du Nil aux sources et aux embouchures de ce fleuve. Tous les genres de poésie furent alors cultivés et laissèrent des modèles. Outre l'Arioste , on peut citer , pour la poésie italienne , Bernard Tasse , père du célèbre Torquat , Hercule Ben-

tivoglio, Annibal Caro, Berni; pour la poésie latine, Sannazar, Politien, Vida, Béroald; et parmi ceux qui, sans être décidément poètes, faisoient des vers, on peut compter Léon X, Machiavel, Michel-Ange, Benvenuto Cellini qui excella dans la sculpture, l'orfèvrerie et la gravure.

» Les progrès de l'architecture dans ce siècle sont attestés, d'un côté, par les ouvrages de Serlio, de Vignole et de Pallade, ainsi que par cette foule de commentaires qui parurent sur le traité de Vitruve; d'un autre côté, par les édifices publics et particuliers construits alors, et qui subsistent encore.

» A l'égard de la peinture, j'ai fait mention de Michel-Ange, de Raphaël, du Corrège; il faut leur joindre Jules-Romain, le Titien, André del Sarte qui vivoient dans le même temps, et cette quantité de génies formés par leurs leçons ou par leurs ouvrages.

» Tous les jours il paroissoit de nou-

veaux écrits sur les systèmes de Platon, d'Aristote et des anciens philosophes. Des critiques obstinés, tels que Giraldus, Panvinus, Sigonius, travailloient sur les antiquités romaines, et presque toutes les villes rassembloient leurs annales. Tandis que, pour connoître dans toute son étendue l'histoire de l'homme, quelques écrivains remontoient aux nations les plus anciennes, des voyageurs intrépides s'exposaient aux plus grands dangers, pour découvrir les nations éloignées et inconnues, dont on ne faisoit que soupçonner l'existence. Les noms de Christophe Colomb génois, d'Améric - Vespuce de Florence, de Sébastien Cabot de Venise, décorent cette dernière liste, bientôt grossie par les noms de plusieurs autres Italiens, dont les relations furent insérées, peu de temps après, dans la collection de Ramusio, leur compatriote.

» La prise de Constantinople par les

Turcs , en 1453 , et les libéralités de Léon X , firent refluer en Italie quantité de Grecs qui apportèrent avec eux tous les livres élémentaires relatifs aux mathématiques. On s'empessa d'étudier leur langue ; leurs livres furent imprimés , traduits , expliqués , et le goût de la géométrie devint général. Plusieurs lui consacroient tous leurs momens ; tels furent Commandon , Tartaglia : d'autres l'associoient à leurs premiers travaux ; tel fut Maurolico de Messine , qui publia différens ouvrages sur l'arithmétique , les mécaniques , l'astronomie , l'optique , la musique , l'histoire de Sicile , la grammaire , la vie de quelques saints , le martyrologe romain , sans négliger la poésie italienne : tel fut aussi Augustin Nifo , professeur de philosophie à Rome sous Léon X , qui écrivit sur l'astronomie , la médecine , la politique , la morale , la rhétorique , et sur plusieurs autres sujets.

» L'anatomie fut enrichie par les

observations de Fallope de Modène ,  
d'Aquapendente son disciple, de Bo-  
lognini de Padoue , de Vigo de Gê-  
nes , etc.

» Aldrovandi de Bologne , après  
avoir, pendant quarante-huit ans, pro-  
fessé la botanique et la philosophie dans  
l'université de cette ville, laissa un Cours  
d'histoire naturelle en dix-sept volumes  
*in-folio*. Parmi cette immense quantité  
d'ouvrages qui parurent alors , je n'ai  
pas fait mention de ceux qui avoient  
spécialement pour objet la théologie ou  
la jurisprudence , parce qu'ils sont con-  
nus de ceux qui cultivent ces sciences ,  
et qu'ils intéressent peu ceux à qui elles  
sont étrangères. A l'égard des autres  
classes , je n'ai cité que quelques exem-  
ples pris, pour ainsi dire , au hasard.  
Ils suffiront pour montrer les différens  
genres de littérature dont on aimoit à  
s'occuper , et les différens moyens qu'on  
employoit pour étendre et multiplier nos  
connoissances.

Les progrès des arts favorisoient le goût des spectacles et de la magnificence. L'étude de l'histoire et des monumens des Grecs et des Romains inspiroit des idées de décence , d'ensemble et de perfection qu'on n'avoit point eues jusqu'alors. Julien de Médicis , frère de Léon X , ayant été proclamé citoyen romain , cette proclamation fut accompagnée de jeux publics ; et sur un vaste théâtre construit exprès dans la place du Capitole , on représenta pendant deux jours une comédie de Plaute , dont la musique et l'appareil extraordinaire excitèrent l'admiration générale. Le pape , qui crut en cette occasion devoir convertir en un acte de bienfaisance ce qui n'étoit qu'un acte de justice , diminua quelques-uns des impôts ; et le peuple , qui prit cet acte de justice pour un acte de bienfaisance , lui éleva une statue.

» Un observateur qui verroit tout-à-coup la nature laisser échapper tant de secrets, la philosophie tant de vérités,

l'industrie tant de nouvelles pratiques , dans le temps même qu'on ajoutoit à l'ancien monde un monde nouveau , croiroit assister à la naissance d'un nouveau genre humain : mais la surprise que lui causeroient toutes ces merveilles , diminueroit aussitôt qu'il verroit le mérite et les talens luttant avec avantage contre les titres les plus respectés , les savans et les gens de lettres admis à la pourpre romaine , aux conseils des rois , aux places les plus importantes du gouvernement , à tous les honneurs , à toutes les dignités.

» Pour jeter un nouvel intérêt sur le Voyage que je me proposois de décrire , il suffiroit d'ajouter à cette émulation de gloire qui éclatoit de toutes parts , toutes les idées nouvelles que faisoit éclore cette étonnante révolution , et tous ces mouvemens qui agitoient alors les nations de l'Europe ; et tous ces rapports avec l'ancienne Rome , qui reviennent sans cesse à l'esprit , et tout ce que

le présent annonçoit pour l'avenir ; car enfin , le siècle de Léon X. fut l'aurore de ceux qui le suivirent , et plusieurs génies qui ont brillé dans les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles chez les différentes nations , doivent une grande partie de leur gloire à ceux que l'Italie produisit dans les deux siècles précédens. Ce sujet me présentoit des tableaux si riches , si variés et si instructifs , que j'eus d'abord l'ambition de le traiter : mais je m'aperçus ensuite qu'il exigeroit de ma part un nouveau genre d'études ; et me rappelant qu'un voyage en Grèce vers le temps de Philippe , père d'Alexandre , sans me détourner de mes travaux ordinaires , me fourniroit le moyen de renfermer dans un espace circonscrit ce que l'histoire grecque nous offre de plus intéressant , et une infinité de détails concernant les sciences , les arts , la religion , les mœurs , les usages , etc. , dont l'histoire ne se charge point , je

( 167 )

saisis cette idée , et , après l'avoir  
long - temps méditée , je commençai  
à l'exécuter en 1757 , à mon retour  
d'Italie. »

---

---

**LETTRE XLIX. ET DERNIÈRE.**

A Rome, ce 6 avril 1757.

**J**E pars enfin mardi prochain , mon cher comte, et je m'en vais à Inspruck, à Munich, au diable. Il n'est plus question de parens à Marseille, de Table Isiaque à Turin, et peut-être d'amphithéâtre à Vérone. Nous irons en courant jusqu'en Lorraine. M. de Stainville veut que j'accompagne madame de Stainville à Paris, et je ne puis absolument m'en dispenser : tous mes sentimens sont à eux. M. de Stainville écrit qu'il en a prévenu le roi ; cela suffira peut-être pour que je sois en droit , l'année prochaine, de venir à Venise : c'est un voyage de quatre ou cinq mois au plus ; d'ailleurs, nous comptons y passer deux ou trois jours en allant.

Je suis fâché de ne pouvoir plus rece-

voir de vos lettres à l'avenir ; mais j'irai recevoir la réponse de celle-ci aux Tuileries. Je vous embrasse un million de fois, et vous prie de prévenir M. Bignon et le président, de ne plus m'écrire ; je leur écrirai par le courrier prochain.

*Addio.*

Je vous prie aussi de faire dire à Louison ; qu'elle prépare mon appartement.

A propos , le pape qui s'est toujours assez bien porté tant que j'ai été à Rome, commence à se mourir , et suivant toutes les apparences , les cardinaux français viendront d'un côté , dans le temps que je m'en vais de l'autre. Convenez que je ne joue pas de bonheur.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

---

---

# TABLE

## DES

### PRINCIPALES MATIERES

CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

---

*Nota.* Le 1<sup>er</sup> chiffre désigne le volume, le second, la page.

---

A.

*A*CADEMIE. L'usage des sollicitations de la part du récipiendaire n'est pas ancien, tome 1, page 82. Les sollicitations qu'on fait pour être reçu, paroissent à M. Barthélemy fort mal imaginées. Ce qu'elles produisent en général, *ibid.* Le mérite qu'elle croit chercher, seroit flatté beaucoup plus que celui qui est obligé de se produire, 63.

*Académie d'Herculanum.* Son organisation; défaut que lui reproche M. Barthélemy, [2, 17.](#)

— établie à Naples pour l'explication des monumens d'Herculanum. Elle est composée de seize membres, [2, 16.](#)

— de Pésaro. Envoi à M. Barthélemy des patentes avec la médaille destinée à ceux qui remportent le prix, [2, 101.](#)

*Académies.* Leur grand nombre en Italie vers le temps de Léon X. Leur objet, [2, 157.](#)

*Alexandre VII.* Ce que M. Barthélemy pense de la statue et du tombeau de ce pape, [2, 82.](#)

*Amitié* (trait d') entre Moreau et Doilly, architectes, [2, 126.](#)

*Amphithéâtre* de Nismes, le mieux conservé de tous ceux qui subsistent. Dégénération qu'il éprouve, [1, 26.](#)

*Anacharsis.* Conjecture sur le moment où M. Barthélemy conçut le plan du voyage de ce jeune Scythe, [2, 150.](#)

*Anatomie.* Par qui elle fut enrichie en Italie, sous Léon X, [1, 62.](#)

*Anneau* d'or antique, dont on demande

soixante écus romains. Singularité de sa monture , 1 , 62.

*Antiquaires.* Sont en trop petit nombre dans une académie destinée à éclaircir les monumens antiques , 2 , 63. Jargon des antiquaires d'Italie. Leurs mauvais procédés à l'égard de l'abbé Barthélemy, à l'exception de M. Bottari et des PP. Corsini et Pacciaudi, 148.

*Antique* (l'). Malheur de le voir trop. Ce qui en résulte , 2 , 84.

*Arc de Bénévent.* Son plan dans le portefeuille du comte de Gazolles. Il est en l'honneur de Trajan , 1 , 98.

— de Constantin. Ce qu'en pense M. Barthélemy , 1 , 174.

— de Sévère. Conjecture et courte dissertation qu'il inspire à M. Barthélemy, 2 , 3.

— de triomphe près de Nismes , en l'honneur d'un général romain. Son tombeau, 1 , 29.

— de triomphe d'Orange. Sa description. Diversité de sentimens chez les antiquaires , sur le temps et l'objet de ce monument , 1 , 24.

*Architecture.* Ses progrès en Italie vers le siècle de Léon X, 2, 160.

*Avant-Propos*, 1, xx.

B.

*BAIARDI* (le prélat). Description de la première visite que lui fait M. Barthélemy. Sans son Prodrôme, il auroit été plus estimé. Il n'est pas sans mérite aux yeux de l'Académicien français, 1, 83. Publie ses deux premiers volumes du Prodrôme : ce qu'ils contiennent. Soulève contre lui les Napolitains par l'étalement d'une érudition étrangère aux antiquités d'Herculanum, 2, 13 et suiv. Le roi de Naples paroît se refroidir à son égard. Lenteur de la publication des monumens d'Herculanum, *ibid.* Est à la tête de l'académie établie pour l'explication des monumens de cette ville, *ibid.*

*Barthélemy.* Portrait qu'il fait de la meilleure de ses amies, 1, ix. Impression qu'a faite sur lui le commencement de son voyage d'Italie, 22. Manière dont

il combat l'usage d'exiger une demande de la part d'un récipiendaire à l'académie , [62](#) *et suiv.* Ses vivacités au sujet d'une peinture qu'il avoit envoyée pour antique au comte de Caylus , et qu'on regardoit à Paris comme moderne , [101](#) *et suiv.* Est appelé en duel à Capoue : pourquoi , [2](#) , [4](#) *et suiv.* Manière dont il s'occupe et passe ses journées à Rome , [28](#). Est nommé membre de l'académie de Cortone. Ses plaisanteries sur un accident qui avoit failli lui coûter la vie , [110](#). Eloge qu'il fait de Moreau et de Doilly , architectes , [126](#) *et suiv.* Extrait de ses mémoires concernant ce qui a précédé et accompagné son départ , [1](#) , [8](#) *et suiv.* Détail qu'il donne , dans son journal , du commencement de son voyage , [24](#) *et suiv.* Ce qui lui fit préférer un voyage en Grèce vers le temps de Philippe , à un voyage en Italie vers le siècle de Léon X , [2](#) , [166](#).

*Barthélemy* (le sénateur). A signé les deux premières paix de la République française , [1](#) , vij.

*Fottari* , auteur du *Musæum Capitolinum*.  
Son portrait , [1](#) , [148](#).

*Boule.* Adresse avec laquelle M. l'abbé Barthélemy lui arrache une médaille des plus rares , [1](#) , [18](#) , [19](#).

C.

*CABINET* d'antiquités du Collège romain, remarquable par la quantité et la singularité des morceaux qu'il renferme , [2](#) , [29](#).

— de l'Académie de Cortone ; sa courte description , [2](#) , [76](#).

*Calvet*, antiquaire d'Avignon ; ce qu'il écrit au comte de Caylus, au sujet de l'inscription d'un tombeau à Saint-Remi , [1](#) , [31](#).

*Capitole.* Ce qu'éprouva M. Barthélemy la première fois qu'il y entra : portrait qu'il fait de son Muséum , [1](#) ; [149](#).

*Cary.* Portrait de cet antiquaire , [1](#) , [17](#). Acquisition de ses médailles pour le cabinet du roi , [33](#).

*Caylus* (le comte de), trouve beaucoup d'antiquités où les autres ne voyoient qu'un étang , [2](#) , [141](#).

*Choiseul*, ambassadeur à Rome. Traits sous lesquels il est présenté par M. l'abbé Bar-

thélemy , 2 , 108. Encouragemens qu'il donnoit aux artistes à Rome , *ibid*.

*Choiseul* (madame de). Sa mort. Notice sur sa vie et sur ses belles qualités , 1 , xj *et suiv*.

*Condamine* (de la). Sa bonne foi au sujet d'une fausse peinture , dont il a fait l'acquisition , 1 , 147. Sa lettre au comte de Caylus , 153 *et suiv*.

*Contucci* (le P.). Richesse du cabinet qu'il a formé au Collège romain , 1 , 55.

*Corsini* (le P.). Son portrait , 2 , 38.

*Cortone*. Ancienneté des murs de cette ville , 2 , 77.

## D.

*DÉDICACE* de l'Ouvrage à la meilleure des amies de M. l'abbé Barthélemy , 1 , v.

*Doilly*, architecte. Son travail admirable sur les thermes de Dioclétien.

*Duel*. Histoire de celui qu'on propose au Voyageur , à Capoue , 2 , 4.

## E.

*ÉGYPTIENS*. Preuve de leur communication avec les Étrusques , dans une pierre gravée , 1 , 57.

*Étrusques* (les lettres) sont trouvées depuis long-temps, 2, 95.

— *Barthélemy* a pour eux le respect que le comte de Caylus a pour les Égyptiens, 2, 78.

*Eugubio*. Copie de ses Tables calquées sur les originaux à Cortone, par les soins de Buonaroti, 2, 77.

F.

*FLORENCE*. Portrait de cette ville et de sa galerie, 1, 45.

*Frescati*. Antiquités éparses en grand nombre dans ses environs, 2, 45.

G.

*GAZOLLES*. Portrait de ce comte. Endroit charmant où il donne à dîner à M. Barthélemy, 1, 91 *et suiv.* Anecdote qui le concerne, au sujet des ruines du temple de Pœstum, 94 *et suiv.*

*Gênes*. Portrait que fait M. Barthélemy de cette ville, 1, 35 *et suiv.*

*Géométrie*. A quelle époque le goût pour

cette partie des mathématiques devint général en Italie, [2](#), [162](#).

*Giacomelli* (le prélat). Portrait qu'en fait M. Barthélemy, [2](#), [38](#).

*Giraldi*. Son portrait et celui de sa femme, [1](#), [72](#).

*Gori*. Son portrait: il comble M. Barthélemy de politesses, [1](#), [46](#) *et suiv.* Description d'une pierre gravée singulière qui lui appartient. Sa mort. Il avoit fait graver les dyptiques de différens genres, qui sont dans les cabinets, [2](#), [130](#).

*Grecs* (les) refluent en quantité dans l'Italie, après la prise de Constantinople; ils y apportent des livres élémentaires de mathématiques, [1](#), [161](#), [162](#).

*Greuze*. Description de l'un de ses tableaux, [2](#), [34](#). Son tableau du Portugais déguisé en marchand d'allumettes. [137](#).

*Guerra* (Giusep), auteur de fausses peintures: secret qu'il communique à M. de la Condamine, [1](#), [160](#).

*Guiar*, élève de Bouchardon: portrait qu'en fait M. Barthélemy, [1](#), [58](#). Différens modèles qu'il présente à M. de

( 179 )

Choiseul, 2, 109. Ce qu'il disoit, avec tant d'ingénuité, à madame l'ambassadrice, *ibid.*

## H.

*HACHES* représentées sur deux monumens du Capitole, 2, 61.

*Herculanum*. Détail de ses antiquités par M. Barthélemy, 1, 120 et *suiv.* Autres détails sur ses antiquités, 124 et *suiv.* Relation de M. Barthélemy sur les manuscrits trouvés dans cette ville souterraine, 136 et *suiv.*

## I.

*ITALIE*. Etat de ce pays vers le temps de Léon X, puisé dans les mémoires de M. Barthélemy, 2, 150 et *suiv.*

## J.

*JACQUIER* (le P.). Eloge que M. Barthélemy fait de ce savant minime, 2, 43.

## L.

*LÉON X*. Les grands effets que produisit

son siècle chez les différentes nations ,  
2 , 166.

*Lettres.* Cause de leurs progrès en Italie ,  
2 , 157 et suiv.

*Ligorio.* Copie exacte qu'on trouve à Rome ,  
des manuscrits de ce fameux antiquaire ,  
2 , 28.

*Louis XV.* Impression que fit sur les Français qui étoient à Rome , et sur les Italiens même , l'assassinat de ce monarque ,  
2 , 122.

*Lucatelli* , auteur du Catalogue détaillé du  
*Musæum Capitolinum* , 2 , 25.

M.

*MAFFEI* (le marquis) étoit poète , antiquaire , théologien et physicien , 2 , 14.

*Maison carrée* de Nismes. Détails sur ce monument , 1 , 28 et suiv.

*Marcel.* Son dire singulier sur ce qui se passe en France , 2 , 120.

*Mausolée* du maréchal de Saxe. Réflexions de Barthélemy sur ce monument , 2 , 82.

*Mazzochi.* Notice sur ce chanoine , 2 , 20 et suiv.

**Millin.** Démenti formel qu'il donne à **Zarillo**, 2, 169.

**Monumens étrusques.** En quels endroits de la Toscane on les trouve en plus grande abondance, 2, 78 et suiv.

**Moreau**, architecte. A fait un travail admirable sur les thermes de Dioclétien, 2, 126.

**Muselli**, antiquaire de Vérone. A une médaille que M. Barthélemy lui envie. Ruse qu'il emploie pour l'obtenir, 2, 53 et suiv.

O.

**ORANGE.** Description des restes de son ancien théâtre, 1, 11.

P.

**PACCIAUDI.** Ce qu'il dit de madame de Choiseul, 1, x. Portrait que fait M. Barthélemy de ce savant théatin, 2, 45. Note de ses ouvrages, 133.

**Palestrine.** Sa mosaïque est une des plus considérables antiquités qui soient venues jusqu'à nous, 2, 55.

*Palleri* de Pésaro , auteur de choses admirables sur la langue étrusque , 2 , 87.

*Pape*, Histoire de l'entrevue du Voyageur avec ce pontife , 1 , 115 et suiv. Portrait du pape , 2 , 104.

*Passionei* (le cardinal). Son portrait par M. Barthélemy , 1 , 64. A déposé pour l'académie, entre les mains de M. Barthélemy , cinq à six cents inscriptions rassemblées dans sa maison de Frescati , 2 , 63.

*Peinture* encaustique. Comment M. le comte de Caylus la fit revivre , 1 , 40.

*Pont* de Nîmes. Sa description , 1 , 25.

*Pratilli*, auteur de la *Via Appia*. Est nommé l'un des membres de l'académie établie pour expliquer les monumens d'Herculanum , 2 , 16.

## R.

*RÉUNIONS* de savans à Paris , 1 , 7.

*Rezzonico*. Embarras qu'a causé à M. de Caylus la lettre latine de ce comte , 183.

*Rome*. Impression qu'elle fait , au premier

coup d'œil, sur M. Barthélemy, 1, 50.

Est une mine pour les antiquaires, 67.

Calcul du circuit des murs, telle qu'elle est aujourd'hui.

S.

*SAINTE-PRIEST* sauve par ses soins quelques-unes des inscriptions de Nismes de la fureur des iconoclastes, 1, 27.

*Sérapis.* Ce que pense M. Barthélemy du plan de son temple découvert à Pouzzole, 1, 105.

*Soufflot.* Ce que dit M. Barthélemy de cet artiste, 1, 6.

*Stainville* (madame de). Esquisse de son esprit et de ses qualités par M. Barthélemy, 1, 109. Présent inattendu qu'elle fait à cet académicien, 147.

*Stosch* (baron de). Son cabinet et son avare, 1, 45.

T.

*TABLEAUX* (description des trois) achetés par M. de la Condamine; manière dont Guerra les débarbouilloit, 2, 160 et suiv.

*Tables* de marbre. où il est question d'un collège de gladiateurs, 2, 72, 73.

V.

*VALÉRIEN.* Acquisition d'un petit quinaire en or de cet empereur, 2, 79.

*Venuti* (l'abbé) a publié une dissertation italienne sur une urne du Capitole, 2, 73.

*Vetricio Augustus.* Acquisition précieuse de la médaille d'or de cet empereur, 1, 17.

Z.

*ZANETTI* de Venise. A mal expliqué une inscription grecque tracée sur une colonne de marbre, 2, 96, 97.

*Zarillo*, antiquaire du roi de Naples. Notice sur sa conduite politique et sur ses travaux littéraires, 1, xxxiv.

*Fin de la Table générale des Matières.*

*OUVRAGES qui se trouvent chez le  
même Libraire.*

*Voyage d'Antenor en Grèce et en Asie*,  
avec des Notions sur l'Égypte ; manus-  
crit grec trouvé à Herculanum. traduit  
par M. de Lantier ; 10<sup>e</sup> édition, 3 vol.  
in-8°, avec 5 gravures. Paris, 1809. 12 f.

— Les mêmes Voyages, en 5 vol.  
in-18, avec 5 gravures. 6 f.

*Les Voyageurs en Suisse* ; par le même,  
3 v. in-8°, avec le portrait de l'aut. 15 f.

*Voyage en Espagne* du chevalier Saint-  
Gervais, officier français, et les divers  
événemens de son voyage ; par le même ;  
2 vol. in-8°, avec de jolies gravures. 10 f.

*Voyages dans l'Asie mineure et en Grèce*,  
dans les années 1764, 65 et 66 ; par le  
docteur Richard Chandler ; traduits de  
l'anglais, avec des notes, par MM. Ser-  
vois et Barbié Dubocage, avec deux  
cartes et un plan de la ville d'Athènes.  
3 vol. in-8°. 18 f.

*Voyage de Découvertes aux Terres Aus-  
trales*, exécuté par ordre de S. M. l'Em-  
pereur Napoléon et Roi d'Italie, sur les  
corvettes le Géographe, le Naturaliste,  
et la goëlette le Casuarina, pendant les  
années 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804 ;  
publié par décret de l'Empereur, sous le  
ministère de S. E. M. de Champagny, et  
rédigé par M. F. Péron, naturaliste de  
l'expédition, correspondant de l'institut  
de France. 2 vol. in-4°, imprimés à l'im-  
primerie impériale, avec un atlas de 41  
planches ; même format que celui du  
texte ; et cartes géographiques. Paris,

1808; prix pour Paris , 72 f. ; franc de port , 80 f.

*Voyage dans l'Intérieur de la Chine et en Tartarie*, fait dans les années 1792 , 1793 et 1794, par lord Macartney, ambassadeur du Roi d'Angleterre auprès de l'empereur de la Chine , etc. Traduit de l'anglais , avec des Notes , par J. Castéra , Auteur de l'Histoire de Catherine II. Cette troisième Edition est augmentée d'un volume de texte , et de 34 nouvelles planches; 5 vol. in-8° , avec une Collection de 37 Planches et 4 Cartes , dessinées à Londres, et supérieurement gravées en taille-douce par J. B. P. Tardieu.

On vend séparément le tome 5, de 400 pages in-8° avec 34 nouvelles Planches qui s'adaptent à la première édition en 4 volumes. 10 f. 50 c.

*Voyage en Chine* , formant le complément du Voyage de Lord Macartney; contenant des Observations et des Descriptions faites pendant le séjour de l'Auteur dans le Palais impérial de Yuenmin-Yuen , et en traversant l'Empire chinois , de Peking à Canton. Par John Barrow , attaché à l'Ambassade anglaise en Chine, secrétaire de Lord Macartney , au cap de Bonne-Espérance.

Suivi de la Relation de l'Ambassade envoyée , en 1719 , à Peking , par Pierre I<sup>er</sup> , Empereur de Russie.

Traduits de l'anglais , avec des notes , par J. Castéra. 3 vol. in-8° avec un atlas in-4° de 22 Planches. 20 f.

1509712